JOACHIM GASQUET

LES HYMNES

1914-1918

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
NTHÉON

9- 12/69

LES HYMNES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL
DES PAPETERIES LAFUMA, A VOIRON.
CES EXEMPLAIRES SONT NUMÉROTÉS A LA PRESSE
DE UN A CINQUANTE

JOACHIM GASQUET

LES HYMNES

PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE
3, PLACE DU PANTHÉON
MCMXIX

AU MARQUIS

XAVIER DE MAGALLON D'ARGENS

ET A LA MEMOIRE

DE

PAUL DE MAGALLON D'ARGENS

SON FILS

TOMBE AU CIEL D'HONNEUR

LE 29 AOUT 1918

DANS LES AILES DE LA VICTOIRE

ET LA PRIME ECLOSION DE SON GÉNIE NAISSANT

Les dieux et les hommes sont de même race.

PINDARE.

HYMNE DE LA VICTOIRE

AU CAPITAINE ÉTIENNE NOEL

S'il y avait des hommes se distinguant entre tous, par la seule apparence corporelle, au point d'égaler les images des dieux, on conviendrait unanimement que les autres, moins beaux, leur devraient soumission. Mais si cela est vrai en parlant du corps, à plus forte raison le serait-ce en parlant de l'âme.

Aristote, *Politique*.

Il faut tenir d'abord. Après seulement nous pourrons mourir.

Le maréchal Foch.

Paris s'éveille.
Une impalpable brume.
Sur la Seine de roses nuées, de fines gloires. Les Tuileries,
Le Louvre, les jardins, les sveltes galeries luisent d'oiseaux, de roses remuées. Le haut Cœur brille.
Et Notre-Dame,
Avec toute la ville, pour embrasser le jour, avec tous les clochers tend les bras de ses tours. Les toits palpitent.
Une fanfare. Une âme. La Tour crépite. La Tour s'allume.
Et les coupoles,
Le Panthéon, les Invalides, dans la clarté splendides, les ponts, les avenues
Tressaillent d'un seul cœur, jettent mille paroles. Les oriflammes,
Les Gloires nues, les grandes déités de la race s'abattent
Sur les pavés, partout, sur les murs, sur les places, les grands Symboles.
Des ailes battent.
Des lueurs courent.
Toutes les portes s'ouvrent. Tous les cœurs sont ouverts. Paris s'éveille.
C'est la merveille.
C'est le matin de la Victoire.
Les gens s'embrassent.
C'est le triomphe de la race.
Et là-bas, des tranchées vermeilles, des fleuves, des villages, des ports, des tombeaux verts
Tout le pays accourt, la France des ancêtres, la France des enfants, sauvé tout l'univers,
Le ciel se peuple d'ailes, l'aube se peuple d'êtres,
à jeunes ailes immortelles
Toute la terre accourt vers Paris triomphant. C'est le matin de la Victoire.

Et moi j'entends, au seuil de toutes les demeures, chanter quelqu'un,
Pleurer un invisible, un accouru.
J'entends, avant qu'elles ne meurent
Pour renaître, plus belles, dans le chœur à venir, chanter toutes ces gloires et toutes ces amours.
Et l'un
Pleure et l'autre rit. A tous leur bonheur est terrible, leur bonheur disparu, leur bonheur inconnu.

Ils sont là, je vois leurs âmes blanches, tous, ceux qui vivent de mourir
Et ceux, encor absents, qu'enivre le retour et que réenfante leur mère, tous,
Mais au-dessus de tous
ceux que le grand cantique berce sur ses genoux.
Dans la splendeur du jour les soupirs magnifiques composent l'hymne unique.
Je les entends. Les soldats sont debout. Les ouvriers s'endimanchent.
Les porte-lois, les porte-glaives, les sculpteurs, les Pères de la race, les épouses en pleurs,
Et pures comme les rosées les fiancées, celles qu'un deuil terrasse et celles
Que l'Été des couples va boire, les jeunes filles, les enfants,
Toutes ces voix, et cette Voix au-dessus d'elles,
Ecoutez-les, je les entends.
C'est le matin de la Victoire.

I

Un poète : C'est le matin de la victoire,
O mon âme, l'Homme plus beau
Aux bras enflammés de l'Histoire
Respire avec ce jour nouveau,

L'Homme qu'au fond de ta mémoire
Déjà ta race façonnait,
Au-dessus de l'Europe noire
Un nouveau jour du monde naît.

Regarde... Paris pleure... Ecoute...
Dresse-toi de tout ton passé
Et sème de lauriers la route
Où les dieux français vont passer.

LA VICTOIRE Les lauriers sont en fleurs
LE MONDE O Paris, cueille-les
L'ARC DE TRIOMPHE Revenez, revenez, mes drapeaux envolés

II

1

Les soldats	Coupons les lauriers	Cueillons dans la rouge prairie	Les beaux lauriers que tu nous donnes	
Les ouvriers		Coupons les branches de lauriers		Tordons
Les pères		Coupons les branches d'oliviers		Jetons
Les artistes		Cueillons les roses		Couronnons
Les mères			Coupons les branches de cyprès	
Les épouses		Non		Non
Les fiancées		Non		Non
Les jeunes filles		Coupons les lauriers et les roses Les fleurs écloses		Dans les prés
Les enfants		Coupons les lauriers		Coupons

2

Les soldats	Les couronnes
Les ouvriers	Les couronnes
Les pères	Les couronnes
Les artistes	De roses et de blés le front de la patrie
Les enfants	Les lauriers

III

1

Les soldats	A pleins corps nous avons offert	Nos âmes	Que c'était beau, la terre et l'air	En flammes
Les ouvriers		Nos âmes		En flammes
Les pères	Que c'était beau, la terre et l'air	En flammes	Lorsque nos fils leur ont offert	Nos âmes
Les artistes		Nos âmes		Nos âmes

2

Les soldats				Victoire,
Les ouvriers		Renaissent		
Les pères				Aurore,
Les artistes	A pleins vols, dans le vaste éther	Renaissent	Déferle en nous, sanglante mer	Jeunesse,

3

Les soldats	Monte à pleine aile dans le ciel	De notre histoire
Les ouvriers	Dans votre ciel	Sonore
Les pères	Monte à plein soleil dans le ciel	De notre race
Les artistes	Epanouis au pur soleil ta vierge face	
Les mères	Emportez notre cœur au vol de votre chœur	
Les épouses	A pleins vols emportez les sanglots du malheur	
Les fiancées	Exaltez notre cœur	Sonore
Les jeunes filles	Nous sommes votre cœur	Sonore
Les enfants	Nous sommes l'avenir, le cœur de votre cœur	L'aurore

IV

1

LA VICTOIRE Je suis ce vaste ciel intérieur, cette âme
Où s'envole l'esprit, du corps victorieux.
Activez les brasiers dont vos cœurs sont la flamme,
Je suis le plein couchant des jours laborieux.

Silence. Un rire ardent enveloppe la lame
Que tend le poing sanglant. Que me veulent les cieux ?
Née avec vous, lauriers, une autre voix m'acclame,
Pathétique printemps d'un peuple
LES SOLDATS Verts aïeux
LES OUVRIERS Verts aïeux
LES PÈRES Verts aïeux
LES ARTISTES Verts aïeux

2

LA VICTOIRE Le sang est le ciment, l'esprit est la truelle.
Apportez les outils, assemblez les blocs d'or,
Bâtissons les autels de la Cité nouvelle.

3

LES OUVRIERS Bâtissons
LES PÈRES Edifions
LES ARTISTES Bâtissons Edifions
LA VICTOIRE l'invincible la mort.
Lorsqu'il a faim de Dieu, dans l'ombre de mon aile
Pour renaître plus beau le vieux monde s'endort.

V

1

Les soldats Elevons les murailles Peuple, fortifions
Les ouvriers Bâtissons la cité Apportez les outils Quel sang doré cimente
Les pères O fils Quelle aube argente Truelles et fusils Edifions
Les artistes Assemblons les blocs d'or Les blocs de vie Chantons
Les mères Edifions la mort
Les épouses A quoi bon
Les fiancées A quoi bon
Les jeunes filles L'Amour est fort Aimons
Les enfants Bâtissons

2

Les soldats Les lois de la patrie
Les ouvriers Les blocs d'humanité
Les pères Les demeures de vie
Les artistes Les lois, les justes lois, la moisson des batailles
Les enfants La Cité

VI

1

Les soldats La Gloire met en nous son austère printemps
Les ouvriers Assemblons les blocs de basalte Dressons les grands échafaudages
Les pères Enracinons la paix, plantons les arcs flottants
Les artistes L'Amour M'exalte Les Muses tendent les cordages
Les mères La Gloire met en nous son funèbre printemps
Les épouses Nos flancs tressaillent
Les fiancées Il s'est levé, le Jour Le jour des fiançailles
Les jeunes filles Je l'entends dans mon sang qui marche, le Printemps La Gloire chante, je l'entends
Les enfants La Gloire exalte

2

LA VICTOIRE

Ah! mieux que les lauriers, que vos roses, jetez
Au fond de moi toute souffrance.
Il n'est pas de désirs, de travaux, d'espérance
Qui n'aient, sous la splendeur de mes sombres étés,
Vu, dans la joie et l'abondance,
S'accroître leur soleil... Chantez !

3

LES SOLDATS	Où sont		
LES OUVRIERS		Mon atelier, ma charrue et mon champ	
LES PÈRES		J'avais un fils	
LES ARTISTES			Un rêve, une maison
LES MÈRES	Nos fils	J'avais un fils	
LES FIANCÉES			Il m'apportait des lys Riant
LA VICTOIRE			Regarde, ils sont en Dieu, regardez le couchant

4

LA VICTOIRE Le couchant est en vous, regardez, regardez, regardez l'Orient

VII

1

LES SOLDATS	Ah! je te sens, tu passes sur	Ma face	Je vois monter en plein azur	Ma race
LES OUVRIERS		Ma face		Ma race
LES PÈRES	Je vois monter en plein azur	Ma race	Victoire, quand tu passes sur	Ma face
LES ARTISTES		Ta face		Ma face

2

LES SOLDATS				Victoire,
LES OUVRIERS		S'embrase		
LES PÈRES				Aurore,
LES ARTISTES	Avec le visage du jour	S'embrase	Emporte-nous, terrible Amour	Extase,

3

LES SOLDATS	Ta clarté nous sculpte au fronton	De notre histoire
LES OUVRIERS	Au grand fronton	D'aurore
LES PÈRES	Baigne d'un dieu le pur fronton	De notre race
LES ARTISTES	Jusqu'au bûcher d'azur où resplendit ta face	
LES MÈRES	Nous pantelons en vous... Joie aux ressuscités	
LES ÉPOUSES	Nous sommes le pardon de vos bras irrités	
LES FIANCÉES	Joie aux cités	D'aurore
LES JEUNES FILLES	Nous sommes votre sang	Sonore
LES ENFANTS	Nous sommes le matin du pays frémissant	La Victoire

Et voici sur Paris, et voici sur la France, et voici sur le monde,

Voici dans tous les cœurs qu'avec l'auguste voix de nos canons qui gronde
Un orage de cris, une immense lueur de tempête se lève.
Vainqueurs! Je suis vainqueur... La Victoire m'emporte au delà de mon rêve,
M'emporte au cœur de Dieu. J'assiste au pur festin, j'assiste au grand matin,
A la gloire des cœurs maîtres de leurs destins.

Qui parlait de mourir? La vie est là sublime, immense, délivrée.
Vainqueurs!... Le feu du jour que je respire est plein d'une haleine sacrée,
Les plus humbles désirs de ma jeunesse, et les plus beaux, m'ont couronné,
Dans un grand flot d'amour, pour la seconde fois je crois que je suis né...
Paris, mon pur Paris! ils fuient. C'est beau de croire. Ils fuient. C'est la victoire.
Viens, montons sur la Tour pour contempler ta gloire.

Paris, mon beau Paris!... Et sur l'Arc de Triomphe et sur les Invalides,
Sur le Louvre, la Seine, et le blanc Panthéon, âmes aux vents, splendides,
Dans la houle des cris, je les vois tous les morts, tous les vivants s'abattre,
Toute l'armée humaine où n'a cessé, mon cœur, de battre et de se battre
Le vrai cœur de la Terre. Ils sont là, les fervents. Et les morts sont vivants.
Les dieux sont de retour. O frères rencontrés, visages émouvants,
O drapeau dans les vents... Toute la ville baigne en un calme mystère.

Mais si pur soit le jour, on a sauvé Paris, on ne peut plus se taire,

On a sauvé le monde, on a sauvé la terre...

LE CHANT DU DÉPART

A LOUIS BERTRAND

La gloire ! je ne la sus qu'hier, irréfragable...

Stéphane Mallarmé.

...à la gueule de nos canons, à la pointe de nos baïonnettes...

Le général Mangin.

ALLONS, ENFANTS DE LA PATRIE...

Aux bras enflammés du destin un peuple,
Un ciel nouveau se lève... La France dort encor. Le monde rêve...
Mais du fond de ce rêve quelle brume, quel dieu monte avec ce matin? Que veut la terre?
Dans le cœur de Paris la Guerre, brusquement, sonne le tocsin.

1

LA SEINE	Tout le ciel, toute l'histoire	Que je reflète	A tressailli		
LES QUAIS				Un chant de fête	
LES RUES					Un cri de gloire
LES FAUBOURGS	Les bras tordus, dans la nuit noire	Des rumeurs de défaite			

2

LES QUAIS	Des voix joyeuses	
LES RUES	Voix furieuses	
LES FAUBOURGS		M'ont assailli

LE JOUR DE GLOIRE...

Un jour d'extase frénétique
Comme le premier jour où l'Innocent lyrique, l'Homme né, l'Homme nu s'est dressé
Sur la terre embrasée encore,
Un jour trempé d'aurore sur toi, Paris, s'est abattu, t'a couronné.

1

Le Penseur DE RODIN	Une sève de feu, l'âme		De la patrie	Gonfle l'écorce
TOUTES LES BRANCHES	De tous les arbres			
TOUTES LES PIERRES		De tous les marbres		
La Marseillaise DE RUDE	Les bras tordus, un vent de flamme		Et de furie	Gonfle mon torse

2

LA VILLE		Et	mes poumons
LES HOMMES	Mon cœur	et	mes poumons
LES BÊTES		.	Nos poumons

3

TOUS	Partons	Aux armes, citoyens	Partons

Aux armes! Le tocsin sur le Louvre, à bruits d'aile, accourt, dans mon sang soulevé,
Crins épars. La Victoire fidèle, la baïonnette au poing, appelle, éveille les vivants et les morts,
A l'ombre des remparts, sur la pente des forts, rassemble les troupeaux. Le jour des drapeaux

...EST ARRIVÉ.

Le peuple : Aux armes, citoyens ! L'aurore
Brûle dans les yeux de Paris,
Vers l'avenir qui la dévore
La France court, pleine de cris.

Dépoitraillée, ivre, la Rue
Sur son cœur presse les canons,
La Haine, splendide, se rue
Dans le remous des escadrons.

Un poète : O peuple, verse-moi ta flamme,
Emporte-moi. Tout cœur qui bat,
Tout cerveau qui pense, toute âme
Flambe déjà dans le combat.

Qui parlait de lâches ? Personne,
Guerre, n'a blasphémé ton nom.
Tout revit, au tocsin qui sonne,
Au chant sublime du canon.

Peuple et poète : Aux armes, créateurs ! La forge
Sous les brumes a rougeoyé,
Sur la Liberté qu'on égorge
L'Esprit, le Glaive a flamboyé.

Le poete : O mon amour, regarde... Viens, sous notre fenêtre regarde ce dieu, cet océan...
Rien n'est plus grand. Un peuple en armes !
Apporte-moi mon livre... Viens. Cette face hagarde sur ce gouffre béant, ne la vois-tu pas,
c'est la France, la mère, la Patrie
Dont les fils vont mourir, dont les fils ressuscitent... Ce pâle Archange, aux rouges larmes,
Plus beau que toi, ma vie, ah ! c'est la Guerre sur mon peuple, c'est l'Amour... Ma patrie !
Apporte-moi mon livre... Tous ses rythmes m'habitent, mais je veux, ivre, les relire
Dans ce jour
Devant mes vers vivants qui ne m'écoutent plus, en délire, — devant cet océan
Dont les drapeaux écument, vois, aux gueules de ce four où fume, où cuit un pain plus beau,
Le pain noir des élus, le pain doré de fête, le pain saignant de vie, mon pain.
Je fus prophète. Je puis mourir demain. Ah ! quel tombeau ! Depuis vingt ans, sans doute
J'attendais ce printemps... ô mon Europe, ton printemps ! Écoute...

...jadis mon peuple a labouré le monde.
Il s'endort à présent à l'ombre des vieux murs.
J'ai faim, j'ai soif pour lui, qu'il se lève et réponde,
Qu'il se dresse, affamé : les temps nouveaux sont mûrs.

ALLONS, ENFANTS DE LA PATRIE... *...ENTENDEZ-VOUS DANS CES CAMPAGNES*

Victoire, tout mon corps nourri de ta puissance,
J'irai, je conquerrai l'univers à mon tour :
Astres, d'un siècle d'or annoncez la naissance...

Les horizons de la Marne au Rhin : Sur la terre et la mer la Joie est de retour.

1

LA SEINE :	Leurs chevaux avaient bu mon eau	
LES QUAIS		Leurs sales bottes
LES RUES	O doux soirs de Paris, ils se disaient nos hôtes	
LES FAUBOURGS	Par gerbes moissonnés, le poing hors du tombeau	Nos fils

2

LES QUAIS	Sur ma gorge	Criaient
LES RUES	Flambe, forge	
LES FAUBOURGS		Criaient

L'Ile : Non. Non. Nous n'étions plus le regard de la Terre, le cœur ému des choses, le rire de l'Amour. Vaincus,
Nous nous détournions du mystère. On doit se taire, effeuillant de funèbres roses, jusqu'au jour
Où le monde mourrait, — lorsqu'on fut le rire de Dieu, l'arbre de feu dans la forêt, battus.

1

NOTRE-DAME	Mais dans mes flancs profonds moi je sentais ta sève	
LA FONTAINE DES INNOCENTS		Et moi ta grâce
LE PANTHÉON		Sous ma couronne, dans ton rêve
Le Penseur DE RODIN	Et moi, peuple pensif, où le destin s'amasse	Dans ton sang, dans ta race

2

NOTRE-DAME	En prières gronder, en foi s'épanouir
LE PANTHÉON	Rien de ce qui fut grand ne doit jamais mourir
Le Penseur DE RODIN	De ma noire sueur je trempais l'avenir

Il est midi. La table est servie. Ils sont pâles. Avec plus de douceur
Le père a caressé les cheveux des enfants. Un austère bonheur
Angoisse tendrement les sources de sa vie. La mère le regarde.
Des drapeaux triomphants claquent dans le soleil. — « Chers êtres, Dieu vous garde.
Je vais partir ce soir... Vous êtes tout pour moi. Tout, et pourtant, mes âmes...
Qu'il est doux, mon devoir terrible! » Ils voient des flammes.

« O mon rosier!... » Les deux amants s'éveillent de l'étreinte dont ils crurent
Mourir. Le grand lit luit, humain et pâle autel, parmi la chambre obscure.
Agenouillés l'un devant l'autre, à pleins serments ils s'enlacent. Mais elle
Vient, dans son cœur mortel, de sentir sur leurs fronts unis passer une aile...
— « Tu vas partir... — « Demain... — « Mieux que la mort dans un baiser je veux te boire. »
Et lui sent sous sa main palpiter le corps de la Gloire.

L'epouse : Pars, mon cher cœur, pars, je t'adore...
Jamais je ne t'ai tant aimé...
Ce pâle blé qui me dévore,
Qu'il me brûle! tu l'as semé.

L'amante : Ne pars pas, ne pars pas... Je t'aime!
Ah! pars, je ne t'aimerais pas
Si tu croyais à mon blasphème,
Si tu m'adorais, le front bas.

Il est midi. La pâle veuve attend. — « Que mon fils tarde... » La fenêtre
Entr'ouvre ses rideaux sur le vieux boulevard. — « Ah! le voici... » Le prêtre
De loin l'a saluée. Il arrive. Elle entend son pas sur le palier.
Cet air qu'il prend... — « Il part!... » Elle devine... Il part! — « Ma mère, vous voudriez...
— « Non, non, mon fils, ton père était soldat. La France a besoin de ses fils...
La patrie est la mère au pied du Crucifix... »

« Paris! » Le tendre artiste une dernière fois contemple la cité.
Et jamais il ne vit éclater sur la ville un plus splendide été.
Sous les cieux pavoisés il se dit qu'il assiste à quelque sacrifice
Dont l'autel serait l'Ile et Notre-Dame en feu le ruisselant calice.
Sur l'arche du vieux pont, près de lui, vient s'asseoir un génie invisible,
Le fleuve sur son front met un dernier baiser paisible...

1

L'Ile — Doux artistes, raisons ardentes, tendres lampes
La Seine — Sens ma caresse.
Notre-Dame — Ma couronne éclate à mes tempes
Le Panthéon — O morts qui revivez et revivrez sans cesse — Dans la lumière où je me dresse

2

L'Ile — Vous aussi levez-vous, calmes soldats du rêve
Notre-Dame — Dans mes poings flamboyants la prière est le glaive
Le Panthéon — Levez-vous, levez-vous, la Victoire se lève

Les colonnes du Louvre, les pierres de Sorbon :

Oui... Nous ne serions plus la chantante pensée, les clairs laboratoires, le rire ardent des Lois, demain
Fuiraient pieds nus dans la rosée, de nos musées, le chœur antique des Victoires, nos vieux rois
Arracheraient les lys, si nous n'assistions pas dans leurs combats nos fils, glaive en main.

1

La Seine — Partez, partez, la gloire est douce
Les quais — Partez, voilà
Les rues — Partez, notre rumeur vous accompagnera
Les faubourgs — Partez, il va fleurir le noir laurier qui pousse — Au cœur

2

Les quais — Qu'un dieu tressaille — Dans nos pavés
Les rues — Dans la bataille
Les faubourgs — De nos pavés

Le peuple : Le Destin l'a voulu... Dieu ! que la guerre est belle !
Je maîtrise le monde avec des yeux nouveaux.
Quel orage d'amour, quel Archange rebelle
M'emportent, hors de moi, dans le vent des drapeaux ?

LA VICTOIRE EN CHANTANT... ...LE PEUPLE SOUVERAIN S'AVANCE

Hors de moi, mon vieux cœur bat dans mille poitrines,
Les siècles ont lacé ma casaque d'airain,
J'étais à Friedland et j'étais à Bouvines...

Les horizons de la Marne au Rhin :

A la Marne, à Verdun, au Rhin, au Rhin, au Rhin...

L'ouvrier : Frères outils, père |atelier... Viens, chère paix de mon atelier, contre moi, sur mon cœur...
Entends chanter le peuple en armes !
O vitres, ciel, coin que j'aimais... Se battre, encor c'est travailler. Etre vainqueur, je le sens bien,
c'est le plus beau travail que je puisse accomplir,
Que puisse faire un homme. Et pourtant on m'a dit... De la boue et du sang, des larmes.
Il serait simple de mourir, ah ! si la Guerre, oui, la Guerre était l'amour... Mais haïr !
Douceur d'ouvrir un livre... Il est donc des peuples maudits. Il est des peuples ivres... Je veux relire
Dans ce jour
Ce que dit Michelet... Il aimait l'Allemagne. Ah ! l'Allemagne est en délire, et moi mon cœur
Ne comprend pas sa haine. Elle veut souiller ma fontaine, briser l'outil, éteindre le flambeau,
Tondre mon blé dans ma campagne. Non... Etre maître chez soi, vainqueur, manger mon pain :
Français, j'aime la loi. Je partirai demain... Aux grands plis du drapeau, paix douce, chers outils,
A quelque étape, sur la mousse, je vous reverrai, sur la mousse... Me tueront-ils ?

Le peuple : Aux armes, citoyen ! L'orage
A crevé contre ton foyer,
Sur la ville, pâle de rage,
Les croix noires ont flamboyé...

Le peuple : Ecoute... La troupe hagarde
Tourbillonne sur nos maisons...
Tes enfants, ta femme, regarde...
Et là-bas flambent les moissons.

A nous la France est apparue,
Mère des lois et des outils,
Et c'est elle qui dans la rue
Fleurit de roses nos fusils.

Le poète : N'hésite plus... Ah ! cours, mon frère,
Au fond du ciel ne vois-tu pas,
Ivre d'amour et de colère,
La Mère qui te tend les bras ?

N'hésite plus... Le cœur du monde
A grands coups sourds t'appelle, entends
Dans ton sang où la force abonde
Gronder ce même noir printemps.

... EST ARRIVÉ

Le soir de gloire ! Les rues, les ponts, les arbres brûlent. L'Arc de Triomphe est en feu.
Les toits, la ville à longs flots pavoisés ondule. L'Arche, au fond du crépuscule ouvre son portail glorieux.
Et pur, tranquille, auguste encens mystérieux, un blanc nuage, dans le ciel bleu, monte vers Dieu.

LA VILLE : C'est un présage

2

LA VILLE		L'aile de gloire	
LES HOMMES		C'est la Guerre ! la Victoire	
LES BÊTES		La Guerre	

3

Le Penseur DE RODIN	Quel vaste chant me libère	Mon âme, enfin	Ce soir, respire
TOUTES LES BRANCHES	Avec les arbres		
TOUTES LES PIERRES	Avec les marbres		
La Marseillaise DE RUDE	Moi, c'est l'ivresse de la guerre	Comme un grand vin	Moi, qui m'inspire

LA VICTOIRE...

Un soir d'extase frénétique,
De couples enlacés, de torches, de musique. Des désirs fous mêlent les bouches. La Gloire
Roule ce soir dans tous les lits.
Demain, les traits pâlis, femmes, devant ces couches, tombez, farouches, à deux genoux.

1

LES QUAIS	Les voix joyeuses	
LES RUES	Et furieuses	
LES FAUBOURGS		Se sont éteintes

2

LA SEINE	Ils partent... les femmes pleurent	L'âme et la chair	Se sont étreintes
LES QUAIS			Dans un éclair
LES RUES			Les hommes meurent
LES FAUBOURGS	Dormez, hors de l'ombre demeurent	Les grands frontons, dans l'air	

ALLONS, ENFANTS...

Aux bras empourprés du destin ils se bercent,
Les trains sont pleins de chants... Ils traversent des ports, des bois, des champs...
Et du fond de ces champs, et du fond de leurs cœurs, partout, au bord du train, ils voient la terre
Monter au ciel, ils voient la Guerre. Ils voient. C'est leur premier matin.

L'HYMNE AU PAIN

A ALFRED LOMBARD

Ubi panis, ibi Deus.

JEFFERSON.

On jette les sacs, on arrive.
Les fusils luisent en faisceau.
Un pré, des saules, une rive :
Tous les bidons courent à l'eau.

Un homme boit... La bouche ouverte
Il se détache, renversé
Sur le lit d'obscurité verte
Du ruisseau qu'il a traversé.

Un cheval, le poil nu, s'ébroue
Dans le pré labouré d'obus.
Deux dos courbés poussent la roue
D'un fourgon au haut d'un talus.

Un autre lit... La lettre tremble
A ses doigts trempés de soleil.
On l'appelle : il s'étire, il semble
S'arracher d'un divin sommeil.

Sous les saules les feux s'allument,
Des blessés passent, l'ombre vient...
On a mangé la soupe, ils fument,
Ils sont là, ne pensant à rien.

Et tous ces hommes sont mes frères.
Je les aime, simples qu'ils sont,
Incarnant les rythmes sévères
Du poème ignoré qu'ils font,

Hâves, fangeux, ils vont, ils suent,
Courent, de mort éclaboussés,
Et parmi les bêtes qui ruent
Par un vent de gloire poussés.

Et flottant déjà dans la fresque
Qui s'ébauche sur leur chemin,
Avec eux je respire presque
L'air de l'Europe de demain.

Ils sont là, ce soir... Ils rêvaillent.
On va plus loin, les sacs sont prêts.
Les gourbis regrettés fumaillent
Entre les troncs bas des cyprès.

L'un, les poings contre ses yeux, pleure.
Un autre coud. Un autre dort...
Et sur tous ces fronts qu'elle effleure
Croît l'aube pâle de la mort.

Je pense à toi, Lombard... Regarde, sont-ils beaux, dans la pâle prairie,
Oh! tu me les peindras, ces épis entassés aux bras de la patrie...
Comme l'amour la Guerre a transformé notre art... Si j'avais tes pinceaux!
Peindre à fresque la vie... Ils dorment. Parlons bas.
Vois, entre les faisceaux,
Le sac contre la joue, au fond de chauds pays apportés par les brises,
Sous le drapeau roulé rêve le régiment dans ses capotes grises.
A quoi, leur pain mangé, peuvent, dans cette boue, à quoi, sous les obus,
Un peu de paille aux pieds, à quoi peuvent rêver tous ces fusils fourbus?
Je suis comme eux... Suis-je un homme? Je ne sais plus.
Dans les grands bois moussus je mange
Un pain pétri sous les obus
Et tout éclaboussé de fange.

Le sac à l'épaule, je vais
Et la plus paisible lumière
Filtre vers moi d'un œil mauvais
Aux cils verts de chaque clairière. Maigre, pouilleux,
Je suis comme eux. Je suis, pour assouvir ma haine, une bête dans le troupeau.
Mon orgueil, où m'entraînes-tu? Je doute. Dans cette boue, où t'en vas-tu,
Sale route?
Là-bas, au fond empourpré de la plaine, hier flottait notre drapeau,
Hier...
Je suis comme eux. Demain, au petit jour, lorsqu'ils se lèveront,
Ah! peins-les moi, Lombard, esquintés, haillonneux, boueux, la France au front.
On revoit, au départ, le visage exalté de ceux que l'on connut. Sa femme.
Les chevaux pataugent dans la brume, les artilleurs suants, les caissons embourbés,
Les blessés, tout est flamme, tout fume. On ne sait sous quel vent les bataillons courbés
Se plaquent d'un seul coup contre terre. A travers de croulantes fournaises
On voit s'écheveler d'archangéliques fronts aux bras des Marseillaises.
Une bête dans le troupeau, dit-on! Une bête, mon cœur, la Victoire qui rit,
Qui, par-dessus nos fronts, tend un glaive visible à l'invisible Esprit,
Ces drapeaux devant qui s'agenouille la Paix,... un troupeau!

Je songe à tous les socs qui dans les champs se rouillent, je songe à tous les blés
Qu'on ne sèmera pas... J'ai vu, ce soir, une charrue.
Une charrue abandonnée
Qui regardait, soc morne, au delà des bois morts, les horizons tombés

Remords. Sous l'hiver des canons une moisson rêvée, une charrue
Abandonnée...
C'est vrai, je n'ai plus rien d'un homme,
J'ai touché le néant parfait...
Un livre, une maison... Une moisson.
J'obéirai, bête de somme
Qui ne sait plus ce qu'elle fait.

La mort même n'a plus de charmes
Pour un vieux cœur comme le mien...
Une maison
Abandonnée...
Mes vagues yeux vides de larmes
Ne peuvent s'attacher à rien.

J'obéis... Je suis dans l'armée
Aux mains des chefs l'outil sanglant, mais dans mon âme
Désarmée, au fond d'un crépuscule lent, une grande paix étoilée, un grand rêve
Se lève... Je suis comme eux. A quoi, veillés par leurs fusils, à quoi, dans l'ombre,
Rêvent-ils?

Une blanche clarté se lève
Au fond des yeux transfigurés...
C'est le Travail qui tient le glaive,
La Paix tonne aux forts azurés.

On entend respirer le monde,
Craquer la terre sous l'effort.
L'empire de l'Esprit se fonde,
Nous sommes maîtres de la mort.

On voit, quand les régiments dorment,
Sous les faisceaux, contre les sacs,
De beaux chœurs d'âmes qui se forment...
Un hymne monte des bivouacs.

Nous avons reculé les bornes,
Conquis une tranchée au ciel,
Dépassé les frontières mornes
De l'horizon matériel.

Un rêve monte des bivouacs, un hymne au pain,
mon hymne.

Les hommes qui dorment : A quel festin, à quelle table, ô mon Dieu, m'avez-vous assis?
Quel vaste songe je respire, ô drapeau, sous tes plis noircis?
Mon pain, le ciel, tout ce que j'aime, une voix grave, mon vieux toit,
Tout me parle... Je vois ma mort, j'entends ma vie, autour de moi.

1

La terre, autour d'eux — Le pain est la force de l'homme
Les fusils en faisceaux — Il est la terre en vie
Les étoiles — Il est le corps de Dieu

2

La terre sur laquelle ils dorment — A la sueur du front
Les fusils, pleins d'éclairs — A la sueur de sang, à la sueur de feu
Les étoiles — Le pain se gagne

3

La terre, au loin — Il a le goût de la patrie
Les fusils — Qu'il t'étouffe, Guillaume — Sans blés est l'Allemagne
Les étoiles — Il a le goût du feu — L'Allemagne est sans Dieu

La boue : Pourquoi te bats-tu?
Le drapeau : Pour le pain

Les étoiles — La gloire est le vrai pain des maîtres — La gloire est le pain de l'esprit
Les hommes endormis — A la sueur de mes ancêtres
Le pain de France s'est pétri

1

La terre — Par le pain la cité se fonde
Une charrue, là-bas — Il est l'ordre semé
Les étoiles — Le blé qui se fait loi

2

La terre — Rompons le pain de gloire
Des meules, autour d'eux — Aux peuples accourus rompons le pain de foi
Les étoiles — Et de souffrance

3

La terre — Dans nos sillons sanglants germé
Les clochers, de leurs villages — Qu'il nourrisse le monde — Notre beau blé de France
Les étoiles — Qu'il nourrisse de foi — Les peuples de sa loi

La boue : Pourquoi
Pourquoi te bats-tu ?

Le drapeau : Chiens
Je me bats pour le pain du monde
Je me bats pour le pain des miens

La terre : Par le pain la cité se fonde
Par le pain l'homme devient Dieu

Les étoiles : La France à la sueur du monde
Fondera la cité de Dieu

Le poète : Je revois le vieux four, la maison de mon père... Et debout sur le seuil
Il sourit aux clients, croisant ses bras d'ouvrier en un tranquille orgueil.
Et c'est un soir d'été. Le ciel, près du grenier, pépiant d'hirondelles,
Descend, je le vois bien, pour mieux dire à ma mère un bonsoir quotidien.
C'est ainsi chaque jour... Puis, moi je lis près d'elle, à la lampe du four.
Je revois la maison, je revois le vieux four...

Tout ce pain partagé, dans ces soirs de ma ville, au repas de famille,
Ce pain qui m'a nourri l'âme plus que la chair, lui dont je vis encore,
Et que j'honore, père, autant que tu m'es cher

La boue : Pourquoi te bats-tu ?

Je me bats
Pour que les Allemands, non, non, n'en mangent pas.

Les étoiles : Mes sœurs, que voyez-vous là-bas ?
Sur quel gouffre êtes-vous penchées ?

La terre : Un grand vol d'ailes arrachées
Tourbillonnent... C'est le canon

Les étoiles de Reims : O saintes tables arrachées !
O pain crucifié ! Pardon.

La boue : Pourquoi te bats-tu ?
Les hommes qui dorment : Je me bats

Depuis des nuits, des nuits, ô séraphiques sœurs de notre extase, tours,
Grands anges, dites-nous, quel sombre pain, ô Reims, cuisent tes rouges fours ?
Et la flamme s'écarte... Et c'est comme à l'étape, il est là, tout semblable
A chacun de nous tous, il partage le pain avec chacun de nous.
C'est le même repas... Le pain est sur la table, une lampe s'allume,
Et l'un de nous, tout bas : « C'est le ciel qui s'allume... »

Vous l'avez reconnu... C'est notre âme invisible, et c'est le pain visible,
Le pain crucifié que la Guerre partage à chacun de ses fils,
Le pain des lys dont Reims en feu garde l'Image

La boue : Pourquoi te bats-tu ?

Je me bats
Pour que ce pain du sacrifice, le monde s'en nourrisse. Je me bats
Pour qu'il nourrisse aussi ceux qui ne l'aiment pas.

1

LA TERRE, AUTOUR D'EUX — Le pain est la vertu des hommes
LES FUSILS EN FAISCEAUX — La terre devient sang
LES ÉTOILES — Le sang devient esprit

2

LA TERRE SUR LAQUELLE ILS DORMENT — Des parcelles d'un Dieu
LES FUSILS, PLEINS D'ÉCLAIRS — Pâles martyrs sanglants, la Guerre vous nourrit
LES ÉTOILES — Du pain des anges

3

LA TERRE — A ce grand festin frémissant
LES FUSILS — A la table où nous sommes — Ce feu noir que tu manges
LES ÉTOILES — Peuple, et qui te nourrit — C'est le pain de l'esprit

LES ÉTOILES — De belles nappes liliales — Pendent aux bords de l'horizon
LES HOMMES ENDORMIS — J'ai faim... Des orgues triomphales
Tonnent aux murs de ma maison

1

LA TERRE — O mon fils, reconnais ta mère
UNE CHARRUE, LA-BAS — Ta table, tes outils
LES ÉTOILES

Et l'ombre de ton toit

2

LA TERRE	Reconnais ce visage
DES MEULES, AUTOUR D'EUX	Où ta mère et ta terre en se penchant sur toi
LES ÉTOILES	Des mêmes larmes

3

LA TERRE	Bénissons ton sommeil, mon fils		
LES CLOCHERS, DE LEURS VILLAGES		Un être de prière	Au milieu de vos armes
LES ÉTOILES	S'est assis près de toi		L'âme de ton vieux toit

Les hommes qui dorment : Un être de prière, une Ame, au pied du drapeau, s'est assis..
Il resplendit, le pain qu'il rompt, de ses doigts de poudre noircis..
Autour de lui, dans la fournaise, autour de lui, sur mon vieux toit,
Neigent des ailes de victoire, autour du Pain, autour de moi...

Les Lys, les grands Anges gardiens du Pays ont chanté l'hymne
au Pain.

C'est le miracle de l'étape...
Entre deux faisceaux, sur les blés,
Les Anges ont tendu la nappe,
Le Pain nous a communiés.

Qu'il fait calme au cœur de mes frères,
Qu'ils sont doux, ces enfants sanglants..
Ils rêvent qu'au cœur de leurs mères,
Au fond de vergers aveuglants,

Une blanche table est dressée
Où les peuples se sont assis
Et voient rayonner en pensée
Leur vieux quignon de pain rassis.

Et moi, comme eux, moi, misérable,
Moi par ma haine racheté
J'ose m'asseoir à cette table,
Je n'ai plus peur de ma bonté,

Et dans ce pain que je partage
Aimant un Dieu compatissant
J'agenouille tout mon courage
Au fond rebelle de mon sang.

Et dans l'aurore qui commence
Au dessus des coteaux promis
Se fond au ciel l'Hostie immense
Qui berçait nos fronts endormis.

LE SACRE DES YEUX

A WLADZIO ROHOZINSKI

... Si j'avais eu le pouvoir de me créer...

DESCARTES.

1

1	
L'existence du monde	
Le silence du ciel	
2	
Les grands êtres épars	Du soleil Tendre jour
Les saisons a venir	De l'amour Belle nuit
La vague terre	Exister J'aime
La mer confuse	Exister Je vis
L'homme	Voir

2

1	
L'existence du monde	Au sein perdu de l'infini un trait de feu, un astre tombe
Le silence du ciel	
2	
Les grands êtres épars	Nos cœurs gonflés, nos cœurs gigantesques éclatent. Le sang, le sang du jour
Les saisons a venir	La pluie obscure danse entre nos bras flottants
La vague terre	Dans mes veines de marbre un frisson a couru
La mer confuse	
L'homme	Je vois

3

1	
L'existence du monde	Il a vu. Mon cœur naît. L'Homme voit. Il m'a vu
Le silence du ciel	Allumez-vous, soleils, planez, fêtes immenses, suspendez-vous sur lui, chantez
2	
Les grands êtres épars	M'illumine et me crée
Les saisons a venir	La neige du soleil me caresse et m'exalte
La vague terre	Il me voit. Mes forêts, mes sources sont à lui
La mer confuse	Il m'a vue. Une vie ardente me déborde. O vents, pour lui, labourez-moi
L'homme	Le monde est sur mes pieds comme une vague énorme. Elle écume, du ciel indompté, jusque sur mon cœur nu.

4

L'existence du monde	Il me voit
Le silence du ciel	Il m'a vu
Les grands êtres heureux	Il m'a vu
Les saisons qui naissent	Il m'a vue
La terre	Il m'a vue
La mer	Il m'a vue
L'homme	L'Homme voit

Les sens épars de l'homme dansent dans la nature
Formez les rondes. Ne soyez plus qu'un rayon un regard
Vif Un œil dansant
Créez la verte odeur l'odeur de l'aube Dans le sang
Du printemps qui fourmille Sur la mer
Créez ce bruit trop chaud qui m'étouffe le cœur Ce baiser Bourdonnant

Tout chante de ce que je vois, tout vit

LA FEMME

Elle est le grand miroir où s'allume l'amour
Du monde

Couronnons-la Vertes odeurs
Baisers trop chauds
Abeilles et rayons
Regards

Sacrons les Yeux

Les idées éparses de l'homme dansent dans la cité
Les clairs outils lancent des flammes claires
La vaste odeur du blé l'odeur de l'avenir
Dans les brumes du port
L'accablement heureux du soleil sur les dalles Et sur les flots

Tout le plaisir ardent qui baise sur le cœur
les voyageurs surpris
les enfants éblouis

Le sombre enlacement de la misère, mère plus tragique de ces baisers plus noirs
et pour elle, par elle
les richesses
L'ART
Enlaçons la femme à l'art, peignons la vie à fresque, bâtissons nos Idées

La cité

Sacrons les Yeux

Il n'est plus qu'un seul Chœur. L'univers entier danse, dans le soleil et dans la pluie,
un seul chœur autour de mes yeux
avec la femme contre moi et
dans ses grands cheveux brasillants qui me couvrent
je touche le soleil avant de le créer
Il fut un couple
Ainsi

J'étais dans la nature un essaim de désirs, de regards sans rayons, sans âme, qui cherchaient.
Elle était dans mes bras ce monceau de rayons, ce miel, cette clarté
Ses cheveux sur mes mains
Sur les mains de l'Aveugle, du Sang noir, de la Nuit un torrent

Et j'entendis chanter les sources avec son rire dans mes mains
les oiseaux les rosiers ses lèvres sur mes yeux
un tiède cœur qui bat un murmure mouillé

Lorsqu'elle me quittait, j'entendis la vaste nuit descendre sur la forêt
et sans elle des êtres, comme moi, de grands êtres marchaient dans la pluie
dans le vent
dans l'existence vague et le silence obscur
et c'étaient les Saisons, la brasillante nuit, le sang bleu de l'espace
et tout ce que je vis, une aube, dans le soleil
avec la femme contre moi ses cheveux sur mes mains
Ainsi

Il n'est plus qu'un seul Chœur. Toutes les créatures dansent, dans mes regards,
un seul Art autour de mes yeux
avec le monde devant moi et
dans les purs hémicycles, au cœur des symphonies, sur les corps et les toiles,
je répands le soleil que je sculpte des yeux
une Idée contre moi
ses cheveux sur mes mains
Je sculpte le soleil

Il n'est plus qu'un seul Chœur, mais
mille Chœurs innombrables avec Dieu contre moi
Le soleil entier danse et Dieu autour de lui Tout autour de mes yeux

1

Les étoiles (Ecoute, écoute-nous   Regarde
Les atomes) Viens. Écoute au fond de toi. Regarde

2

Le vent (Comment ne vois-tu pas mon âme scintillante
Les Idées (Nous sommes comme toi nous qui t'enveloppons
Le souffle de l'Esprit (Regarde

3

L'univers (Regarde. Je suis là. Je veux vivre. Partout
Dieu (Je suis le jour
L'esprit de Dieu (Regarde

Si j'ouvrais tous mes yeux
je verrais le mystère éthéré, les tempêtes de Dieu
jusqu'à l'âme
l'amour
le même monde encor sans doute
le même si j'ouvrais tous mes yeux
non

Rien ne peut arrêter le regard
que lui-même
Si j'ouvrais tous mes yeux!

Les grands muscles à nu du système du ciel
Tressailliraient sous ma caresse. Les couleurs sont des déesses. Les couleurs sont des dieux que nous re-
Les plus heureux des dieux sont les belles couleurs. [connaissons.

Plus je regarde, plus je me sens regardé   regardé par dedans

1

Les étoiles (Un seul Chœur innombrable, un tourbillon d'abeilles dans les ruches de Dieu
Les Idées (Un essaim de désirs, les regards de ton âme, tes sens tourbillonnants, le Feu

2

les yeux fermés (Aux branches enflammées
Les yeux qui s'ouvrent (du grand Arbre du monde, aux branches embrumées
Les yeux ouverts (Pend l'aurore sanglante, la ruisselante peau du Satyre écorché, ce qui reste de Dieu,
[le soleil
Les Yeux seuls sont vivants

Le poète : Ah ! dans les brumes de la Guerre, ce que j'ai vu, ce que je vois... Ce grand sacre du Feu.
Les Yeux !...
J'étais ce couple. Je fus ces yeux qui s'ouvrent sous la couronne des obus
avec la femme contre moi
ses cheveux sur mes mains

Premier matin de l'Homme ! Nous, la Guerre ! Nous, le monde ! La Guerre ouvre les yeux. J'ai vu...
Je n'ai plus peur de mes délices. Ma volupté m'a pris les yeux. La noblesse de l'Homme est
dans le seul plaisir. Tout le plaisir de l'Homme est dans ses yeux
victorieux... Être vainqueur,
c'est voir.
Une Clarté sur mes genoux, j'ai vu. La Guerre ouvre les yeux... J'ai vu.

Entre mes jambes entr'ouvertes le grand corps fin, l'essaim brûlant
Contre ma poitrine la face, la bouche offerte, les yeux brûlants
Et les mains qui cherchent et les étreintes
le monde comme les souffles du printemps
Sous la couronne des obus, sous la couronne

Devant l'immense mur de brumes rayonnantes qu'à coups de rêve le canon
crève et retisse,
Dans le grondement des planètes, en sentinelle, seul, à la proue éternelle,
en avant de l'armée,
J'ai vu,
une flamme sur mes genoux, son rire dans mes mains
J'ai vu

Du fond de la terre, les marbres, dans une aurore sombre, les Cavaliers éclatent au galop.
Entre les blancs chevaux les pures Jeunes filles, les candides abeilles et les lisses étoiles. Elles portent des fruits.
La frise se déroule autour du Temple heureux, sur le fronton doré. Et c'est dans la lumière
L'acclamation première, les lentes panathénées... Phidias sculpte la paupière, Sophocle le regard.

Les Trois, impassibles et tendres,
avec ce tourbillon qu'apaise un sein plus beau
que la nuit enlacée au jour,
Sur leurs larges genoux bercent l'Homme naissant.

Des cris de soie, un fleuve de caresses. De chatoyants jardins au milieu de profondes moissons
Que le chant creuse. Il n'est pas de plaisir plus chaud que la lumière bue à travers la chair
Et dans ce vaste vin qui ruisselle des toiles. Il n'est pas de chair plus lyrique, Véronèse, que la
Caresse des couleurs. Dans ces grandes nymphes dansantes on s'empare du monde et de la chair du ciel.

Et l'une, dans la paix des gerbes,
l'autre, croulant rosier aux flancs blancs du taureau,
et l'autre, échevelée, et toutes
Sur leurs seins, dans leurs yeux, bercent l'Homme vainqueur.

Rembrandt répond à Léonard. Dürer, strict et pieux, écoute. C'est dans leur sang, eux, qu'ils contemplent.
Pour peindre, tel qu'il est, splendide et rayonnant, le monde en proie aux voluptés, le monde
Du Plaisir triomphant, la Vérité, pour voir il faut que d'autres souffrent. Ceux-là.
Compte les poils du lièvre et les cils de l'extase. Les grands Triomphes empourprés bondiront — de tes pleurs.

Pâle d'extase agonisante,
dans la sérénité de son ciel en haillons,
sous ses grands Anges ténébreux,
Le Pauvre sur son cœur berce l'Homme souffrant.

Mets ta tempe contre ma tempe, ô mon âme, raconte-moi...

L'Ame : En ce temps-là, tes yeux disaient à mes prunelles : « Nous sommes le frisson
Des Sources éternelles. Le monde est le miroir de nos sens attentifs... O couleurs — c'était moi —
Qui naissez dans les races en pleurs, un ciel vécu s'abîme, un autre Homme commence.
Et nous voyons, mon cœur, vivre à même la fresque où j'étais près de toi, dans le ciel, emmurée.

Les beaux murs bleus du cimetière,
le baptistère, et cette couronne de lys,
cette prairie élyséenne
Au bord de leurs doigts joints bercent l'Homme amoureux.

Le poète : Mais les grands tourmentés, les clairons de l'abîme, les rosiers tournoyants, les cœurs toujours bandés
Comme l'arc d'Apollon, la Joie et la Douleur ensemble, qui couchèrent la Nuit dans le marbre et le Jour
Dans l'éclatant linceul, les Maîtres des Couleurs, de la Pierre et du ciel, Tintoret, Michel-Ange,

Pour sacrer l'Ame en feu, l'Homme aux bûchers de Verdun, pour me sacrer, c'est vous.

Des ruisseaux de sang étincellent,
la fournaise ruisselle aux mains des Anges noirs,
dans la prairie élyséenne
Se dresse, plein de nuit, l'Homme qui berce Dieu.

O mon âme, mon âme, regarde...
Sculpte à ton tour. Dis-moi...

Il est candide. Il est sublime. La mâchoire serrée, le casque jusqu'aux yeux.
Deux sillons, pleins d'éclairs, labourent sa maigre joue aux poils boueux.
Ses mains énormes serrent la lyre, non, le fusil où tonne la Raison. Il rit.
Il est noir, dans la neige sanglante, de la tête aux pieds, il est noir et pur. Le monde pèse
Dans son sac. La Vérité dans ses cartouches. Et tous ses rêves dans son vin. Il va.
Il rampe dans la boue, il s'agenouille. Il vise et tire, la tranchée est un enfer de dieux.
Il s'auréole de grenades. Et quand, deux mille cœurs, il devient Régiment
Il peut tomber, il est ce Clairon d'or qui chante, ce pan de terre qui flotte au ciel. Il meurt.

J'ai chanté le sacre des Yeux.

L'AME AUX TRANCHÉES...

A GABRIELE D'ANNUNZIO

… Tu as combattu avec Dieu.
Genèse, XXXII, *28*.

…ἐν οἷς γὰρ
χάρις ἡ χθονία ξύν' ἀπόκειται,
πενθεῖν οὐ χρή· νέμεσις γάρ.
SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*.

O mon corps, ô mes yeux, ma bouche, pourquoi vivons-nous?

La vie et la mort sont là, visibles sont là, terribles
pourquoi vivons-nous?
Ah! pourquoi vivre et pourquoi mourir
si ce n'est, ô mon cœur, pour mieux t'épanouir?

Dans tes sanglantes mains, ô toi qui me recrées, cueilleras-tu mon âme,
La fleur de flamme, la sombre et l'éclatante fleur
De mes yeux et de mon cœur?

Le clair de lune ardent, un hiver radieux a chassé les nuages.
Sur les chemins gelés des Anges ténébreux poussent les attelages,
Verdun fume, le ciel emporte Douaumont dans un roulement noir.
Fait de neige et de brume un Ange, dans mon cœur, près de moi, vient s'asseoir...
Ah! que suis-je, Seigneur? Un flocon dans l'hiver, un cri dans la bataille,
Un homme dans l'humanité, rien.

Rien, Seigneur, rien à moins que soufflant sur ma bouche et soufflant sur mes yeux
Votre esprit me possède, à moins que me mêlant au rêve des aïeux
Vous me sauviez, Sauveur, du scepticisme étroit, du doute sacrilège...
A moins qu'un Messager de votre Paradis, ce tourbillon de neige,
Ce grand rire de feu... Rien. L'obus s'est éteint. Le silence tressaille,
Un grand silence plein de morts... Rien.

La boue glacée : Va, creuse plus avant. Aux racines de tout : moi, néant. Sois sceptique.
Jouis de tout, mais sois de tout insatisfait. Voilà le pathétique.
La frénésie est à ce prix. A ce prix l'innocence de la vie...

Les étoiles : Regarde-nous, regarde et dis-nous d'où te vient cette immortelle envie
De toujours vivre plus... Les milliards de regards fixés sur ta bataille —
Nous vois-tu? — ne seraient-ils donc rien?

1

MES ARMES — Le sang sacre comme un baptême
MON PAIN — Sous la neige le blé croit
MON VIN — Au soleil, au Sauveur, à l'immortel Eté

2

MES ARMES — L'incorruptible sang de toute volupté
MON PAIN — C'est la mort que notre vie aime
MON VIN — Elle seule, la mort boit

3

MES ARMES — Homme, emplis ta coupe blême
MON PAIN — De toutes les terreurs dont ta splendeur s'accroît
MON VIN — Je suis un ciel ensanglanté

1

LA TRANCHÉE — Comme la lune luit doucement sur la neige
UN AMANT — Sous quel baiser la nuit vient-elle de pâlir
UN AUMONIER — Sans linceul et sans croix, ô morts sans nom, que n'ai-je quelque psaume aussi blanc où [vous ensevelir

2

LA TRANCHÉE — Laissez-moi me pencher plus près de votre bouche du moins, jusqu'à ces mots qu'une ombre vient [geler
UN AMANT — Lorsqu'à demi dressés sur votre dure couche
UN AUMONIER — Les yeux fixes, ô morts, vous semblez m'appeler

3

LA TRANCHÉE — Cœurs attisés à tous vents
UN AMANT — Laissez-moi me pencher plus près de votre rêve, jusqu'à votre âme
UN AUMONIER — L'harmonieuse Paix dont l'aube en vous se lève en aviez-vous l'amour, quand vous étiez vivants

Et l'un a répondu : « Durant toute une nuit quand Jacob avec l'Ange
Combattit comme nous... »
Mais son âme se tord en un hoquet de fange
Spectre et corps. Dans la neige.
Je m'écroule avec lui à genoux
ô mon corps, ô mes yeux, ma bouche

La boue : Seigneur, Esprit voilé, la guerre est sacrilège
Les étoiles : Disent ceux que la Paix ne visitera pas

Comme fond, ô mon Dieu, la trace de vos pas !

C'est mon heure de veille... Viens avec moi. O belle, ô dure, mystérieuse, toi que je veux aimer,
Pour mieux te vaincre, la tranchée à nos pieds sommeille, sur ce sac-à-terre assieds-toi.
Ange gardien, ou forme immortelle de mes morts, la vague ébauche se dessine, sur la neige.
Es-tu mon âme? Es-tu? Surhumaine, ou divine, faite d'extase ou de remords?
Bouche à bouche, tu me murmures... Les mots échangés fondent en nous avec la brume,
Mais pleins d'amertume, clartés trop pures, de quel Évangile neigés?

O mon corps, ô mes yeux, ma bouche, ah! neiges, cachez-moi, cachez
Ce visage
Que la faim prend pour moi, ce soir...
Faim de néant? Faim de courage?
Console-moi, mon désespoir.

Ne suis-je pas, dans la misère
De mon pauvre être à tous livré,
Assez suffoqué de mystère,
De stupeur assez enivré?

Des mains sanglantes de la guerre
N'ai-je pas reçu, tout l'hiver,
Un pain noir qui ne nourrit guère,
Une eau boueuse, un vin amer?

Mes compagnons endormis :

Nous avons passé des nuits blanches
Au fond d'une étable tassés,
A quelque maigre feu de planches
Dégelant nos pieds crevassés.

Nous sommes, sous un tas de gerbes,
Des jours entiers, restés tapis,
Pâles de soif, mâchant des herbes,
Dévorant des bribes d'épis.

Dans les joncs de mares putrides
Nous enfonçant jusqu'aux genoux
Nous avons ri, fanges splendides,
Aux obus qui pleuvaient sur nous.

Nous avons cherché la Victoire... Où se cache-t-elle,
Dis-moi...
Et repassant la Meuse noire, elle me crie : « Au fond de toi... »

Un firmament glacé
Un firmament glacé verse sa sombre houle
Sur la plaine où la Meuse a des plis de linceul.
Contre un pont écroulé je veille, droit et seul...
Un attelage obscur, là-bas, vers Fleury roule.

Là-haut, le Chariot s'embourbe dans la nuit.
Les joncs brûlés ont des éclairs de baïonnettes.
Mais les vents furieux, où tanguaient les planètes,
Se sont couchés. Silence pâle de minuit.

sont-ce bien des fantômes?
Et du bord des talus je me sens contemplé par des regards sans yeux
Dans mon cœur anxieux mystérieusement frôlé par des cœurs d'hommes

Vers qui tâtonnez-vous, en mendiant un corps,
Vains souffles, pauvres mains sur le néant crispées?
Bouches qui murmuriez : « O fêtes, épopées! »
Vous mordez l'herbe noire où s'enfoncent les morts.

cadavres qu'enveloppe
Pour recoudre avec vous le lambeau des songes déchirés
O frères, vous aurez toutes les jeunes mains de la nouvelle Europe

Ah! je sais, comme moi, tout bourdonnants de sève,
Vous livriez au soleil un torse frémissant :
Sinistre, maintenant, la lune qui se lève
Essuie à votre joue une larme de sang.

De vos regards vitreux que la neige éclabousse
Que cherchez-vous du fond de nos songes souillés?
La vaste Humanité, d'une paupière douce,
A-t-elle clos vos yeux, entre ses cils mouillés?

LES HERBES Nous sommes là, le blé qui pousse, le blé de Dieu, le pain de France
LES EAUX Buvez notre âme pure
LES CHAMPS Le corps tombe à la terre
LES CLOCHERS et l'esprit à l'Esprit
LES VILLES Nous sommes là, dans l'outil, l'argile, le feu, s'accroît la sainte expérience
LES PORTS Oh ! quelle âme, quelle aube inonde nos mâtures

LES CHAMPS Priez... L'aube attendue
LES VILLES Est en marche, ô Travail, ô Paix que nous aimâmes
LES ETOILES A genoux, ô vivant, voici l'aube des morts qui monte dans vos âmes.

Du côté de Verdun, en hésitant un peu,
Quelque chose de pur, quelque chose de bleu,
Souffle, rayon perdu d'une aube souterraine,
Un soupir cristallin vient du fond de la plaine.
On dirait que la brume au bord du ciel se plaint
Et qu'aux cils de la nuit perle un regard trop plein.
O doux morts, c'est Favro qui, pour vous, dans la boue,
A pris sa pauvre flûte et, le cœur triste, joue.
Il est là, loin de nous, dans ses songes noyé.
Revoyez le clocher, revoyez le foyer.
Des images d'amour, qu'un vent de deuil enfièvre,
Sous ses cils abaissés débordent de sa lèvre.
Son fusil à ses pieds dort dans l'ombre... Il est loin.
Mais le frêle roseau qui rayonne à son poing
Pleure avec tant de foi contre sa bouche sombre
Que nous voyons la Paix guider ses doigts dans l'ombre.

Les troncs d'arbres morts — Jamais plus, jamais plus, pleins de nids, au printemps
La neige — Le cimetière blanc agenouille ses tombes
Les routes gelées — Les canons bondissants sont pleins d'anges de feu
Les maisons écroulées — Jamais plus, jamais plus de berceaux
Les trous d'obus — Haletants, des astres dans nos âmes tombent
Les villages en ruines — Jamais plus nos clochers, dans son dimanche bleu, jamais plus ne verront revenir [le bon Dieu

Les champs — Priez... Ils reviendront les beaux blés du dimanche
La neige — Ils poussent sous la terre blanche
Les étoiles — Priez... Les morts heureux moissonnent en chantant les champs conquis de Dieu

La lune, obus perdu, s'enfonce dans la nuit.
Ah ! qui déchirera ce froid noir de ma tête ?
A deux pas de mon cœur, sur la neige qui luit,
Aux pieds glacés du vent l'ombre de Dieu s'arrête.

Toute ma vieille vie au creux froid de ma main
N'a pu se disperser au souffle du fantôme...
Une armée agonise... Où serons-nous demain ?
Comme est pesant, mon Dieu, le cœur léger d'un homme !

Dieu, ton Dieu, l'as-tu vu ?
Je l'entends respirer. Le sommeil de l'armée où tâtonne un grand rêve
Au ciel agonisant voit Jésus s'azurer. L'haleine de la nuit est pleine de travaux.
Sous les obus les toits, et mes doutes, s'écroulent, mais l'âme de la France se lève.
Tous ces piétinements d'hommes et de chevaux, ces autos, ces canons qui roulent,
Que cherchent-ils ? Vers quel néant, Seigneur, ces morts errantes roulent ?

Ah ! c'est vers vous, Sauveur !
La Guerre est votre sœur. Elle sauve, elle exalte. Entraîné sans savoir,
Je me heurtais partout aux choses de la terre. A la joie il faut un but clair.
La paix brûlante au cœur, les genoux dans la boue, ah ! pourrai-je entrevoir,
Comme ces morts, Sauveur, dans un torrent d'éclairs, le beau grand Drame qui se joue
Là-haut, en-bas, en nous, autour de nous, partout, et dont le vent brûle ma joue ?

Suis-je encor trop vivant ?
Je ne me plaindrai pas. Que la mort sur mes yeux mette un pouce de marbre.
Les vents verts du printemps, en m'éveillant tout bas, me berceront au cœur d'un arbre.
Mais le meilleur de moi, ce que j'ignore encor, toute ma substance immortelle,
Je l'entends, je le vois, comme si j'étais mort... Que l'âme de la Guerre est belle !
La Guerre est votre sœur, Créateur, Destructeur ! Que l'âme de la Guerre est belle !

Quel vaste songe je respire...
Je n'ai pas pris la garde seul.
Est-ce Homère, Dante ou Shakespeare ?
Je sens dans l'ombre un sombre aïeul.

Une mémoire m'enveloppe,
De grands vers m'approuvent tout bas...
Tous les vieux rêves de l'Europe
Sont là, penchés sur nos combats.

Deux troncs d'arbre font ma guérite,
Mon fusil me brûle les mains.
Les yeux glacés, la lune hésite
A la croisière des chemins.

L'horizon s'élargit encore
Par delà mon âme, où ce soir
J'entends tonner le pouls d'aurore
De quelque universel espoir.

Ce soir, des rumeurs de bataille
Semblent tomber du firmament.
Sourdement l'univers travaille
A quelque immense enfantement.

Les nourrices étincelantes
Se ruent partout, la torche au poing.
De quelles fêtes aveuglantes
Vais-je être le tremblant témoin ?

Elles flambent. Que veulent-elles?
Appellent-elles au secours?
A quelles rampes immortelles
Monte à l'assaut le flot des jours?

Chargé de soleil à mitraille
Quel monde obscur vient d'éclater
Contre la céleste muraille
Qui nous cache la vérité?

Les âmes des hommes endormis :
Jacob, j'ai combattu comme toi contre l'Ange

J'ai senti sur mon cœur les deux genoux de feu

J'ai partagé le pain de lumière que mange
La volonté d'un peuple en luttant avec Dieu

Les corps :
L'homme a beau soulever son idéal de terre

Etreindre l'inconnu
Le broyer sur son cœur

Crisper ses pâles mains sur les flancs du mystère

L'homme est toujours vaincu, l'Ange est toujours vainqueur.

L'âme : Mais ce qui fait la force et la grandeur de l'Homme
C'est, couvert de sueur, sous les mains de la nuit,
Et quel que soit le nom dont son ange se nomme,
De savoir qu'il n'a pas d'autre ennemi que lui.

Donne-moi la vigueur de me vaincre moi-même,
Archange ténébreux dont je suis assisté...
Voici l'aurore, un jour cadavéreux et blême.
A tout ce qui m'étreint ai-je assez résisté ?

Assez longtemps j'ai bu d'une amère prunelle
Le sang décoloré de ce monde embrumé...
Pour me fondre, Sauveur, dans ta force éternelle
Consume-moi s'il faut que je sois consumé.

Le poète : Mon cœur, tais-toi...

L'AURORE — La France en fête prend ma main
LES TRONCS MORTS — Quel sang vous a gonflés, lauriers de la Revanche
LES MAISONS — C'est le rouge printemps
LES ROUTES — La Joie est en chemin
LES CLOCHERS — Ils accourent, les blés de notre beau Dimanche

Le poète : Qu'écume l'incendie
Dans la cuve des nefs. O pierres, je le sais, vous n'êtes que des pierres. Je bâtis
Mes autels dans l'âme en feu des chefs, la Cité sur les cimetières.

Péniblement, à pas de boue
Le jour approche dans la brume. Sous le ciel bas, qu'un obus troue
Le boqueteau hérissé fume.
Le village silencieux
S'endort plutôt qu'il ne s'éveille sous les yeux fermés de ces cieux que pas un rayon n'ensoleille.

Les hommes se secouent un peu, ensommeillés de rêve encore...
Du pain mouillé,
Mais pas de feu dans ce terne frisson d'aurore.

L'un d'eux, épuisé de fatigue,
Affalé sur un lit de fange,
Sort de sa musette une figue,
La contemple, et triste, la mange.

Un moment, contre les rondins,
Encroûté de soleil se dresse
Son vieux mas chaud entre les pins,
Ses amandiers de Trévaresse...

Il étouffe un cri de terreur,
Du sang dégoutte à sa semelle.
Ses doigts poissent, roides d'horreur,
Sur des détritus de cervelle.

Il a bondi... Ce sac de boue
Que piétinait sa nuit de garde
C'est, une balle dans la joue,
Un cadavre qui le regarde.

Amandiers, oliviers, sombrez !
L'aurore des canons se lève.
Dans les regards désencombrés
La haine vive... Plus de rêve.

Il a pris le fusil du mort
Avec un pâle et dur sourire,
Fermé ses yeux, et froid, et fort
Repris la garde sans rien dire,

Tandis qu'au bord de la tranchée
Sous la brume, qu'un obus troue,
L'immense France s'est penchée
Sur ces tas de gloire et de boue.

O mon corps, ô mes yeux, ma bouche, pourquoi vivons-nous ?... Un homme !

Qu'est-ce qu'un homme, ô Dieu partout inaccessible ? Qu'est-ce qu'un peuple ?
Entre tes mains, Sauveur, tiens-tu l'âme de Rome ? Au fond des versets de la Bible
Se dresse un mas aussi, de soleil encroûté, une arche, une maison aux murs
D'invincibles vertus, un Temple... Une maison !

Quand le manteau des nuits traînait ses nobles franges
Sur la France endormie aux bras des vieilles lois,
O mon cœur, souviens-toi de cette garde d'anges
Autour de la maison transparente des rois.

Dans un rose angelus croisant leurs blanches ailes,
Tendant le glaive nu, balançant l'encensoir,
Ils suspendaient, aux nids constellés des tourelles,
Leur rosaire de pierre au bleu vitrail du soir.

Broyés dans la fumée, en lambeaux sous la roue,
Emportés par l'enfer aux braises du ruisseau,
Marbres, vous retournez à la terre, à la boue...
Vos cœurs cueillent le Lys dans les prés de l'Agneau.

Langues de feu, gardiens, sur les tours écroulées,
Sur les fumantes nefs menez l'âme du fort,
Et dans l'hymne des cathédrales envolées
Ouvrez-nous à plein ciel le portail de la Mort.

Chaque année, au retour de la sève française,
Nous viendrons, dans le chant printanier des clairons,
Sur les parvis fleuris de la sainte fournaise
Agenouiller les fils de nos morts... Nous viendrons,

Et du fossé comblé de toutes ces tranchées,
Et de toutes ces croix que coiffent des képis,
De toutes ces forêts sous les obus hachées,
Des yeux se lèveront du milieu des épis.

Des mains applaudiront, des mains nous feront signes.
Les invisibles morts marcheront avec nous.
Et le peuple des blés, des lauriers et des vignes
Mettra, sous les drapeaux, le soleil à genoux.

Car sur l'autel brisé, dans le sanglot des psaumes,
Dans la fête des cœurs, le miracle aura lieu,
Et nous verrons monter à la face des hommes
Le Christ des nations, le Visage de Dieu.

Il est là, le Christ. Il me parle. Il me regarde. Je le vois... Une Maison!... Midi.
Quel midi pâle et vide et mortel sonne! Pas une ride au front neigeux des champs.
Personne. Je guette seul à l'œil voilé de mon créneau. Sous un rayon blafard
Rêvasse une pauvre eau. Il y traîne un bidon, un fusil, une plaque. Je m'y penche...
Un visage est au fond de la flaque...

Est-ce le mort qui rêve? Est-ce moi ce front noir?
Au fond de l'eau boueuse il m'a semblé me voir.
Tout mon fiévreux passé remué dans la boue,
De ces yeux déchirés me roule sur la joue.
Est-ce vrai que j'ai bu cette eau putride, moi?
Ai-je à ce point saigné de colère et de foi?
Sur ce midi neigeux mon cœur va-t-il se clore,
Lorsque l'hiver bleuit sous le pin de Fontlaure
Et que m'attend Delphique au milieu des blessés...
Pardonnez-moi, grands soirs aux travaux délaissés,
Humble lampe, ô baisers, ô pieds froids de l'épouse,
Juste orgueil, amitié divinement jalouse!
Dans ta gloire insulté, pardonne-moi, laurier...
J'ai relevé mon front du sanglant bénitier,
Toute ma vie est là, tâtonnant dans la brume.
Le soir tombe... il fait gris... une lampe s'allume...

Tais-toi, mon cœur, tais-toi...

Qu'un autre, au coin de l'âtre, remue un passé triste aux cendres du foyer.
Il est, pour bien se battre, aussi vain de haïr que de s'apitoyer.
Pour faucher, d'un bras sûr, dans la moisson sanglante, pour marcher, d'un pied fort,
Dans la moisson de fer, pour tenir l'œil fixé sur la mort aveuglante,
Regarde, sois lucide, sois dur, sois cet hiver. Regarde...

Cette plaine où pas un pli ne bouge a les traits d'un cadavre immense.
Il revivra. Sous ces taillis fangeux fermente un printemps rouge. Le Christ est là.

1

Les troncs d'arbres / Roidis-toi
Les fils de fer barbelés — Ne tends pas les bras
Les routes gelées — Ferme ton âme
Les maisons mortes — Sois l'arme aux mains d'une inflexible Loi
Les trous d'obus — Le linceul de la plaine s'enflamme
Le crépuscule — Tout le ciel labouré s'égrène Roidis-toi

2

Les cadavres — Il s'abat, en tonnant, au revers des tranchées
La neige — L'Homme épars
Les étoiles — Le Dieu fort Le Verbe rubescent

1

Les troncs d'arbres — Fronts rompus
Les fils de fer barbelés — Flancs brisés
Les routes gelées — Torses
Les maisons frappées — Mains arrachées
Les trous d'obus — Tu te sens souffleté d'un baptême de sang
Le crépuscule — Tu te sens baptisé d'un flot de pourpre sève

2

Les cadavres — Ressuscite
La neige — Au front du grand visage humain
Les étoiles — Vous êtes de l'Amour l'aurore qui se lève

Le poète : La France en fête prend ma main

Les corps des hommes endormis :
En avant
Par delà les frontières du monde
Guerre à l'ombre
Éclatez, obus inattendus
Fauchez-nous, vérités
Tonne, aurore
Ciel, gronde

Abattez-vous sur nous, avions éperdus

Les âmes :

Qu'entonnent les canons une messe de braise

Déjà communiés aux espèces du feu

Sous les porches croulants au seuil de la fournaise

Nous nous sommes trouvés face à face avec Dieu

Plus de doute
Il vit, il ruisselle

Il bat dans mon cœur et mes yeux

Je l'aime
dans le cri des armes
Et le délire des canons

Le soleil n'est qu'une étincelle
Du brasier où flambent ses cieux

Et pourtant toute condensée,
Elle qui déborde l'éther,
Sa pensée est dans ma pensée
Comme dans la vague la mer.

O mères, il naît de vos larmes
Aubes, il naît de vos rayons

Buisson ardent des cathédrales

Orgues fumantes sous les râles

Sous les torches des hautes tours

Vous êtes ses sombres amours

Le poète : Jusqu'à ce que, me crie un Ange
S'abattant en obus sur nous,
Toutes ces villes dans la fange
Avec toi tombent à genoux.

L'ANGE

Je t'annonce la paix du monde
Et le printemps universel,
Nous vous mêlerons à la ronde

De notre dimanche éternel.

Je suis l'Ange, la Nébuleuse
D'où votre soleil ruissela,
Dans la moisson miraculeuse
D'où votre terre s'envola.

Aujourd'hui, le Maître, sur l'aire,
Devant ses peuples assemblés,
La voit venir, sous sa colère,
Comme Ruth au milieu des blés.

Elle porte serré contre elle
Le reliquaire en feu de Reims....

Les étoiles : Pitié, Sauveur, pitié pour elle...

La terre : Le cilice a brûlé mes reins...

Le poète : Tous les couvents fermés de France,
Tous les sanctuaires ouverts,
Tous les temples de la souffrance,
Tous les autels de l'univers,

Ont poussé la même prière...
Et partout, sous le ciel pâli,
Tous les blessés, sur leur civière,
Tous les malades, dans leur lit,

Ont senti tomber dans leurs veines
Une goutte du sang réel
Et respirer dans leurs haleines
Un peu de la nuit de Noël.

O mon corps, ô mes yeux, ma bouche,
mon sang, Christ est ressuscité,
ô mon cœur, nous vivrons toujours.

Un crépuscule ardent illumine la neige.
Mon Ame, c'est bien toi qui me prends par la main.
Devant nous, sur les champs que Jeanne d'Arc protège,
Elle tombe, la nuit du grand Noël humain.

1

Les troncs d'arbres | Vous qui l'avez aimée avec tant de souffrance
Les fils de fer barbelés | Vous qui, hâves
Les routes gelées | Sanglants
Les maisons écroulées | Ivres d'horreur
Les trous d'obus | L'aimez
Les champs | Vous pour elle fauchés dans la pleine espérance

2

Les tranchées | O mourants, ô vivants
La neige | Blés de gloire
Les étoiles | Germez

Le fusil qui flamboie entre mes poings farouches
M'envelopperait-il d'une strophe de feu
Si tu n'attendais pas, dans la paille où tu couches,
La visite, ô mon cœur, le dimanche de Dieu.

Un crépuscule ardent t'illumine, ô mon Ame...
Que la Vie et la Mort sont belles ! Chante-moi leur Hymne. Chante-moi l'immense Christ de flamme
Qui monte de ma race, qui monte au vaste cœur des hommes de ma foi.

O mes anges de Reims, insultés par l'Ivrogne, vous, priant dans la brume,
Au-dessus des canons,
Vous souriez aux anges de Cologne et murmurez doucement : « Pardonnons... »

Pardonnez, ô mon Dieu, comme veulent les anges... Toi seul es assez grand.
Toi seul peux pardonner, Seigneur, à cette fange, à ces ivresses, à ce sang.
Nous nous battons... Toi seul, pain de feu que je mange, toi seul, grand Vin compatissant.

LE SACRE DE L'AMOUR

A LA COMTESSE DE NOAILLES

Ne t'es-tu jamais aperçu du mal étrange dont tous les animaux pâtissent ?...

PLATON, *Le Banquet.*

1

1

Le ciel nocturne
La France endormie

2

Les forêts printanières — Un frisson — Partout
Les collines — A passé — Recommence
Les eaux — Sur ma face — Verte et rouge
Les villages — Et mon cœur — La fête
L'Amour — Aimez

2

1

Le ciel nocturne
La France endormie — Le terrible et le doux m'embrase, un souffle bleu m'emporte, la lune a soupiré

2

Les forêts qui s'éveillent — Doux argents bondissants, biches, errants désirs, l'ombre qui vous oppresse
Les collines — Un regard embrumé glisse entre les pins noirs
Les eaux — L'amertume des pleurs déborde de tendresse
Les villages
L'Amour — Je viens

3

1

Le ciel nocturne — Où va-t-il, le doux Sang du monde?... Où coule-t-il
La France endormie — Dans mes rêves couchée, quelle Thémis sanglante m'amène cet Adolescent

2

Les forêts qui s'éveillent — Monte des profondeurs
Les collines — Ses beaux pieds, de la lune ont la mélancolie
Les eaux — S'il me parle à voix basse, il me boit tout le cœur
Les villages — Au fond des lits pensifs les femmes, seules, rêvent. Son flambeau va les empourprer
L'Amour — Non, non, je ne viens pas, dans ce printemps funèbre, avec les torches du plaisir. [Avec vous je veux pleurer.

4

Le ciel — L'Amour qui dort
La France — N'éveillez pas
Les forêts — Ombres errantes
Les collines — Rosiers de guerre
Les eaux — Larmes d'amour
Les villages — Triste printemps
L'Amour — J'aime à pleurer

LES VIERGES FOLLES

Mon sein se gonfle et pourtant tous mes désirs
sont partis
Beaux
Dans la tranchée
Mes genoux trop las s'ouvrent
dans mon sommeil
Dans le sang
Aux flottantes étreintes
Que je repousse
Un ciel fermé se couche et m'accable les flancs
D'un baiser
Trop pesant

Il n'est pas de bûcher plus tendre qu'eux

L'HOMME

Mains, je veux épouser, bouches, ce que j'ignore
Du monde

Tout ce qui brûle
Mes blancs martyrs
Mes fiancés
Mes colombes, mes robes
Brûlez

Voici l'Amour

LES VIERGES SAGES

Mon beau pays saignant dort dans les aromates
Je tiens la pâle lampe
au-dessus de mon cœur
Au-dessus de son front
Mère, la lune rose avec tendresse pleure
Sur les blés pâles

J'oindrai de longs parfums tout trempés de prières
mon pays oppressé
le combattant blessé

Derrière vos voiles agenouillée, mère, un doigt sur la bouche, quel est ce calme Ami
qui me regarde et pleure
quel est ce Lys
de *FEU*

Du sépulcre plein de lys le Printemps ressuscite, le doux Martyrisé

L'Amour

J'ai peur de lui

Ah ! sur le vert parvis de la forêt flottante, éteignant les torches de fleurs,
rejoignez-vous, l'Amour est mort.
Vos pleurs sont la caresse la plus
émouvante, le plus pathétique aveu.
Le Désir se nourrit des pleurs secrets des femmes.
Je t'élis, pleure
A ton tour

Je t'ai choisie, avec tes noirs soupirs d'aiglonne, toi la plus vierge, toi qui, sans âme, me cherches.
Je te déchirerai. Tu me boiras sans soif, mais ivre de regrets
Cette source entre nous
Cette source, à tes flancs, de miel noir, ce nuage de fleurs

Ton tendre orgueil défaille avec pour moi ce rire éclatant de larmes
les rossignols les sombres œillets ce pardon agenouillé
tes tièdes perles coulent tes genoux sont mouillés

Toute pâle, oppressée, et pareille à ton âme, la lune brumeuse fuit
et le soleil, sans la voir, comme moi, tourbillonne autour d'elle dans son cœur
dans ses yeux
dans le jour qui se lève et le mystère amer
et toi parmi tes sœurs, victime brasillante, ô faucille d'un soir
tranche, avant que je le regrette ce lierre sombre
avec nos rêves entre nous qui me ronge le sang
A ton tour

Ah ! sur les verts parvis trempez vos torches dans mon sang, trempez vos larmes,
une seule m'éveillera
mais le monde entier avec elle et
moi je la prendrai sur moi, dans le cœur de la Guerre, dans le cœur de la Mort,
je ressusciterai tous les désirs des hommes
et toutes les amours
pour l'en mieux châtier
Peuples, je suis l'Amour

Ah ! Sur les noirs parvis, mais
rayonnant de colère avec tous mes désirs
J'implore mes victimes et j'adore les âmes Qui ne m'écoutent pas

1

Les vierges folles (Châtie, embrase, tue tes victimes
Les vierges sages (Pitié, Brûlant. Choisis bien tes victimes

2

Les mains (Aux rires enlacé quel noir rosier nous brûle
Les bouches { Il est gonflé d'un dieu le vent que nous mordons
Les yeux (Sur les cimes

3

Les bouches (Tout le ciel défaillant glisse dans nos caresses
Les yeux { Sous nos paupières
Les cœurs (Sur les cimes

Toute la cime en feu
du sépulcre toute la cime en feu de mon être se dore
a tremblé
La Guerre
a baisé l'Amour sur les yeux
Il dormait ses yeux sont en feu
non

Si l'Amour s'endormait, le monde
ne s'éveillerait plus
Sur les cimes en feu.

Par les amers chemins, couronné d'hirondelles,
Il vient, le Souffle aigu dont les balbutiements, sous les baisers, font mal. Par les chemins amers...
Sous la torche de fleurs... le cœur tissé de larmes...

Plus je désire, plus je me sens désiré désiré par la Mort

1

Les vierges folles (Marche dans mes cheveux, viens, tes beaux pieds me brûlent en accourant vers moi
Les vierges sages (Ils me brûlent le cœur, m'emportent la pensée, tes pieds ailés sur mes pieds nus

2

Le ciel nocturne (Tissez de pleurs de feu
Les forêts { tissez de bleus parfums, de rayons et de larmes
Les eaux (Le voile qui scintille, à grands plis déchirés d'épines et de roses, sur le corps invisible
L'Amour seul est vivant [du dieu,

Le poète : Pour te connaître et t'épouser, ah ! ma vie, il faut regarder, dans les yeux de la mort,
l'Amour...
J'eus cette amante. Je fus ce Désir nu sous la couronne des obus
surgi du sépulcre brisé
dans les cheveux noirs de la Guerre

Elle est la Femme ! Elle a ses cris, ses soupirs de colère. Elle tombe à genoux dans la boue...
Le même attrait vertigineux qu'on maîtrise avec la même âme... La même mélancolie
Y suit le vainqueur. On n'a jamais fini de vaincre ni
d'aimer, jamais... Etre amoureux,
c'est vaincre.
Sois ma Victoire, ô mon amour, ma vie, ô toi qui fus ma guerre... Encor.

Dans les lys brisés du sépulcre, avec ton rire sur mes mains
Dans ce gémissement dont tremblent les lauriers de l'Eté romain
Sous ce voile tissé de désirs vagues
de larmes comme les souffles de la mer
Sans me voir aime-moi, mort douce, douce vie

Mieux que dans la forêt des myrtes ils sont là, sur la pourpre prairie ombreuse
où Verdun prie,
Entre les vagues croix de fumée et d'aurore, ils s'enlacent, les couples,
mieux que dans la forêt,
Coupables,
les uns sourient lassés, les autres brûlent encore
Innocents

Mais toi qui ne sais pas si divine ou humaine la faute à tes sanglots peut ajouter le ciel.
Toi qui, comme la Guerre, as les yeux trop brûlants pour voir le geste obscur de ceux qui t'abandonnent.
Toi que j'aimais déjà lorsque enfant je trempais dans quelque sombre source ma bouche, après mon cœur,
Mais toi, de loin, alors, aussi me cherchais-tu ? toi toujours vierge, car toute ardeur te consume, et tu nais.

Te voici, les mains sur tes yeux,
tes mains comme un bandeau que dénouera ma bouche
en l'effleurant à peine, dis
Te voici, beau Désir roucoulant sous le voile.

Il est un lit profond, il est dans la tranchée, sous l'invisible myrte aux fusils enlacé,
Il est, de chaude boue, un lit que tu connais où nu, mon astre, et rayonnante, avec tes froids bijoux,
Les beaux rubis qui t'ensanglantent, contre moi tu t'es étendue, une fleur de brume à la bouche,
Et j'étais dans tes bras cette gerbe d'épis, ces grappes, ces rosiers, que tu presses, Victoire !

Là, j'ai détaché de tes yeux
l'ardent bandeau tissé par le désir des autres,
frémissant tu m'as regardé
Sans me voir, ô ma mort, si tendre sous ton voile...

Il est des voiles, des baisers, il est, autour de nous, tout un flottant bûcher, un rire plein d'étoiles,
Ce doux monde qui naît en effleurant tes yeux, il est des voiles que l'Amour, pour nous livrer les choses,
Tisse. Sans cesse des baisers, ô fleur des choses, tissent ce qu'ils vont devenir, ce qu'ils furent. Nos mains
Les froissent. Il est des idées, mon amour. Sous la couronne des obus le voile du Temple s'envole, le Voile.

Tu me souris, nue et craintive,
sur nos genoux unis un Ange appuie son front,
toute l'armée alentour veille,
Et je descends en moi comme dans un tombeau.

Mets ta tempe contre ma tempe, ô mon âme, réveille-moi...

L'Ame : Je suis comme la nuit des biches. Avouons-le. « Non, mon bonheur, le bonheur n'est possible
Que dans les bras enfuis de l'autre qui m'aimait. Je te déchirerai de si sombres extases — veux-tu —
Que le cadavre obscur de tous les jours depuis l'Eden en gémira, depuis le baiser de Sappho à Judas. »
Je suis venue, marchant dans mes cheveux sanglants. J'ai soif. Je suis comme la nuit des biches.

Sur l'ardent sépulcre où je nais
tous les regrets errants ont appuyé leur bouche,
les yeux cernés, les mains pendantes,
Je suis morte déjà d'être tant désirée...

L'Amour : Ah! viens, c'est bien ainsi, moi que je te voulais, si meurtrie, ô ma vierge, à ma Guerre pareille.
Sur tes genoux étroits laisse, avec ton doux sang, couler tous tes trésors. Dresse-toi dans ces roses...
Il n'est rien de plus pur, de plus doux, donne-moi tes poignets, que ce pouls que j'y baise.

Le sang du monde immense y bat, tous les désirs tourbillonnants des fiancées.

O ma biche, viens, que j'égorge,
pour que boivent les lys du sépulcre brisé,
toute cette nuit qui t'oppresse,
Viens, avant que la lune embrase la forêt.

Il n'est rien de plus pur que nous...
Ma douce source, étanche-moi...

Venez, beaux flancs. Je suis ce doux néant de l'être qui n'est créé qu'en gémissant,
Je suis ce Plaisir gémissant, ce vol des colombes de l'âme,
Sous les verts flambeaux ce couple sur l'autel qu'adorent les bêtes dans leur vague Eden.
A l'autel d'un roc large et pur il la presse toute appuyée, il la brûle,
Agenouillé contre elle il boit. Les paupières fermées, les mains dans les cheveux crispées,
Elle écoute, elle le couronne, elle écoute la vie en elle se tarir, elle écoute la vie
Gronder. Lui, sans que ses fortes mains de maître heureux la touchent,
Il la couche dans l'univers, il la sacre... Elle dort. Je suis ce couple à réveiller...

Je suis le sacre de l'Amour.

L'HYMNE AU VIN

[illegible] LIVRE

AUX DEUX YEUX DE LA LOI

A RENÉ QUINTON

... la plus sauvage débauche de la vie.
Alan Seeger

Un moignon de clocher, la neige.
Des murs brûlés, un toit béant.
La ruée âpre et sacrilège
D'un crépuscule du néant.

Aux creux de monceaux de ferrailles
Des flaques de lune. On dirait
Que suent d'angoisse les murailles.
Tout tremble et grince. Tout paraît,

Sous l'affaissement du silence,
Supplier un maître méchant.
Une porte entr'ouverte lance
Un coup d'œil louche au soir couchant.

Une charrue agenouillée
Contre un tas de fumier nous suit,
Bonne ouvrière à face rouillée,
D'un regard triste dans la nuit.

Et le ciel déchiré tressaille,
Les balles miaulent leur sabbat.
Fauché d'un seul coup de cisaille
Un grand pin contre un pont s'abat.

Nous rampons presque. L'ombre gronde...
A travers son huis écroulé
Un vieillard, sur sa table ronde,
Garde un verre de vin gelé.

Un poilu l'appelle à voix basse.
Le buveur immobile dort.
— « Eh ! le vieux, passe-nous la tasse...
— « Chut ! souffle un autre. C'est un mort. »

Nous longeons les murs de l'église.
Un obus, sur l'autel vautré,
Soufflète le Christ qui s'enlize
Dans le cimetière éventré.

Ombres, sorcières ricanantes,
Tout se fige, tout a bleui
Sous les lumières tâtonnantes
Du projecteur évanoui.

Nous nous jetons dans la tranchée,
Et dans le ciel compatissant
Monte, sur la côte ébranchée,
La lune au front taché de sang.

Et l'aube rose vient... Des flocons de fumée au loin marquent les lignes.
L'hiver pâle et sanglant se lève. La tranchée est dans un champ de vignes...
Je sens venir à moi comme un Bacchus chrétien. Sous sa capote ouverte
Brille son mince corps, mélancolique et blanc.
Et la prairie est verte
Dans le vent que sa joue effleure, la tranchée est toute en marbre d'or,
La plaine pourpre fume, et moi je suis léger comme si j'étais mort.
Sur mon front qu'il parfume est-ce que, dans la boue, auréolé d'obus,
Les autres voient, blessé mais pur, voient le Sauveur? Ils s'endorment, fourbus.
J'ai bu du vin... Le vin a l'âme pour amante
De l'homme sûr, de l'homme fort.
Il prend dans sa robe écumante
La vie un jour, un jour la mort.

Le vin des bras noirs de la Guerre
S'échappe et rit, mais bondissant :
« Tes fureurs valent ma colère,
Tes pleurs mon œil compatissant. » Le jeune Roi
Est devant moi. Deux grappes de cheveux rayonnent sous son képi mis de travers.
Est-ce un bidon, à sa hanche, l'amphore ? Ensanglanté, sous sa main blanche, c'est un cœur
Plein d'aurore...
Je ne dors pas. Je vis. Je m'abandonne aux délices de l'univers,
Au vin...
Il chante en moi. C'est lui. Sous le brouillard, le canon et la neige
L'ont poursuivi, l'ont insulté. Le voici, souriant, traînant dans son cortège
Le fantôme exalté du vieux, hier frappé devant son verre plein, qui danse.
De purs cyprès neigeux, dans l'aurore, lui tracent une allée ardente de rayons.
Agitant leur lance sonore, les Thyades, seins nus, font signe aux avions,
Et le thiase écumeux qu'on bombarde s'empourpre. Des pivoines, des fraises,
Des roses, des rosiers éparpillés rutilent. Lui, dans la fraîche fournaise,
A leurs cadavres déchirés sourit. Blanc Bacchus dans la neige ! Il s'assied sur l'essieu
D'un canon qui fleurit. Il est calme, il est pur, il est beau, comme un dieu.
En vain, la mort s'échevèle et l'agrippe. Il rit, le Vin !

Midi bientôt. L'un après l'autre, chaque type de sa niche est sorti.
Repas froid, mais du vin. Ils mangent, au soleil.
Ils trempent dans un rouge quart
Leur pain durci, leur pain gelé. L'horizon s'embrume, assourdi.

Midi. Je songe à nous, Xavier, sur le vieux port. Du vrai soleil
Rit dans mon quart...
Le vin est le ciel qui commence
Sur les cimes de l'être en feu...
Du vrai soleil... le vin qui ruisselle des toiles.
Un vin noir, un vin de démence
Pousse aux enfers l'homme sans dieu.

Malheur à qui s'arrête en route,
A qui laisse son verre plein...
Un vin d'étoiles
Et de soleil...
Le vin sombre de la déroute
N'enivre point le chef serein.

Du vin pur... Je suis dans l'armée
Une goutte de vin sanglant, dans l'immense vendange
Embrumée, sous le grand pressoir ruisselant, je suis dans le grand vin de France un flot d'extase
Qu'écrase la Guerre aux rouges mains dont je suis enivrée, un cœur, un rouge flot
Dans la rouge cuvée...

Bacchus chrétien !... Tout se transforme,
Le jour s'en va, l'ombre revient.
Je suis sous le pressoir énorme
Une goutte de sang chrétien.

Dans ces vendanges de la foule
Que boit le monde frémissant
Au vin des noirs raisins qu'il foule
Le Vendangeur mêle son sang.

J'ai vu le Christ, entre deux anges,
Sur un vitrail de Vézelay,
Fouler au vin de ses vendanges
Tout le sang dont il ruisselait.

Le beau Torse n'est qu'une plaie...
Au bas du coteau, chaque soir,
On emporte sur une claie
Les raisins sanglants au pressoir.

Et tendrement commence, avec le jour qui tombe le Mystère
quotidien.

Les Anges et les Victoires : A tout ce sang, Sauveur, au vin dans les bidons, ajoutez votre Image
Et que l'armée en lui communie avec vous sous les espèces du courage...
Seigneur, voici leurs quarts, le calice de fer de leur tragique agape.
Un autel, quelque part, est dressé pauvrement. Une capote sert de nappe...

1

LA NEIGE — Ils ont froid. Ils ont faim. Ils meurent
LA TRANCHÉE — Dans leur doux cœur voyez
LES ÉTOILES — Ils vous cherchent, Seigneur

2

LA NEIGE — Dès que vous paraissez
LA TRANCHÉE — Qu'importe l'apparence où vient votre splendeur
LES ÉTOILES — Ils vous adorent

3

LA NEIGE — Engourdis, entassés, ployés
LA TRANCHÉE — Contre eux leurs fusils pleurent — Et leurs linceuls implorent
LES ÉTOILES — Dans ces trous sans splendeur — Visitez-les, Seigneur

L'âme : Que veux-tu, mon frère ?
Le corps : Du vin.

LES ÉTOILES — Le vin est la gloire vivante — Homme, écoute chanter le vin
LE VIN — C'est le Cœur libre que je chante
Le Corps heureux, l'Esprit divin

1

LES HOMMES — Au fond des coupes de fer blanc
LE VIN, DANS LES QUARTS — La Liberté rayonne
LES ÉTOILES — Sous le sang de la foi

2

LES HOMMES — Souffrir, mourir, qu'importe
LE VIN — Etre libre, être heureux, être fort : c'est la loi
LES ÉTOILES — De l'être vrai

3

LES HOMMES — Le monde est beau ! Qui s'abandonne
LE VIN — A son destin sanglant — Je ressusciterai
LES ÉTOILES — Etre fort, c'est la loi — Etre heureux, c'est la foi

La boue : Pourquoi
Pourquoi te bats-tu?
Le Vin : Le monde
De la joie et de la vertu
Appartient à qui s'est battu.

La neige : Dans le combat, l'ivresse abonde
Dans la Guerre, l'homme s'accroît

Les étoiles : La France heureuse verse au monde
Le vin immense de sa foi.

Le poète : C'est vrai, ce qu'à vingt ans nous rêvâmes la Guerre le jette à pleines mains.
Il n'est pas de plaisir qui dans ma vie approche de ces jours surhumains.
Le monde s'endormait. Les races décrépites s'éteignaient. La Joie
Etait là, mais combien étions-nous qui sachions, dans un rire olympien,
La forcer chaque jour... Et cette ardente proie, et ce terrible amour,
La Guerre à tous les jette avec des cris d'amour.

Nous nous sommes battus... L'injustice? Le droit? Ah! d'abord, être roi
Des splendides désirs qui nous peuplent le sang, être maître du monde
Qui partout gronde, autour de mon songe, puissant...
Pourquoi je me bats?
Ah! pourquoi
Est-il si jeune et fort, le monde devant moi?

Les étoiles : Il fut en sang, il fut en flammes,
Mais combien vos ruts furent beaux

Les dieux ivres : Lorsqu'en riant nous nous dressâmes
Dans la colère des tombeaux

Le Vin : Dans ces grands matins lubriques
Où, mes pampres en lambeaux,

J'allumais mes fils lyriques,
O canons, à vos flambeaux.

Ce fut la bacchanale... On n'avait jamais vu, sous les pampres du ciel,
Un tel brasier d'amour. Fête pure. La mort avait un goût de miel,
D'un miel sombre, de moi. Les cœurs en étaient fous. Fous de tout ce que j'aime,
Amoureux en haillons, ils étaient pleins de boue et noirs, pleins de rayons.
Il s'égalaient aux dieux. Ils étaient Dieu lui-même. Ils créaient dans la mort.
A pleins sens radieux ils épousaient la mort.

Vous qui cherchez la vie, ô mes fils, elle est là. Partout où l'on se bat
Et partout où l'on aime. Où l'on souffre et désire, où d'autres croient mourir.
A plein plaisir, mes fils, pleine âme, plein délire.
Pourquoi te bats-tu ?
Tu te bats
Pour que le monde en toi couronne un jeune roi. Tu te bats
Pour tout ce que la mort aux lâches ne prend pas.

1

LA TRANCHÉE — La force est la vertu des maîtres
LE VIN — L'esclave a-t-il un cœur
LES ÉTOILES — A-t-il une raison

2

LA TRANCHÉE — Vivre libre et mourir
LE VIN — Le lâche a-t-il un cœur ? a-t-il une maison
LES ÉTOILES — Est-il un homme

3

LA TRANCHÉE — Tends ton bidon, pâle vainqueur
LE VIN — Tendez vos quarts, ô prêtres — O mon fils, bois-moi comme
LES ÉTOILES — L'âme de ta maison — L'indomptable raison

LA NEIGE — O communions ! ô pauvres tables — Le Mystère va s'accomplir
LE VIN — Venez venez, mes misérables
Le ciel des rêves va s'ouvrir

1

LES COTEAUX — Empampré, couronné, le glaive
LA MARNE — Dans mes sanglantes mains
LE BACCHUS CHAMPENOIS — Le Glaive éclate et rit

2

LES COTEAUX	Le glaive dans les grappes		
LA MARNE		A mis la flamme, courte et droite, de l'Esprit	
LE BACCHUS CHAMPENOIS			Pleure, Allemagne

3

LES COTEAUX	Pensifs ivrognes, lourds Germains		
LA MARNE		La Coupe que j'élève	Au cœur de la Champagne
LE BACCHUS CHAMPENOIS	De feu pétille et rit		Du vin fort de l'Esprit

Bacchus aux malheureux qui boivent : Vous vous êtes battus... Le Glaive droit rayonne. Mes esprits, mes charnels.
De tous vos corps ensemble un hymne monte. Il est des moments éternels.
Mais votre libre cœur, votre pensée ardente, elle est à vous, à moi...
Le monde, coupe pleine, est à la bouche ardente, est au cœur qui le boit.

Et lentement s'achève, avec la nuit qui tombe, le Mystère quotidien.

Est-ce le sommeil qui me gagne ?
Le ciel s'en va, la neige bruit.
Sur toute la blanche campagne
Tourbillonne la blanche nuit.

Les étoiles, en sentinelle,
Ont, le long de leur camp profond,
Creusé leur tranchée éternelle...
Quel est ce cri qu'elles me font ?

Rumeurs de fête ou de bataille,
Quel thiase danse aux firmaments ?
Un colombier de feu tressaille
A chacun de mes mouvements.

Les Thyades étincelantes,
La torche au poing, se ruent sur moi.
Dans quelles rondes aveuglantes
Me sacrent-elles Ciel et Roi ?

Quel est ce dieu qu'elles déchirent ?
Quel Bacchus sanglant leur sourit ?
Les sens du monde qui délirent
S'étreignent autour de l'Esprit.

Tout s'éteint. Silence de tombe...
On va venir me relever.
Ai-je dormi ? La neige tombe,
Le jour terrestre s'est levé.

LE CHANT DU RETOUR

AU SCULPTEUR DUCHAMP-VILLON

Peuple français ! c'est toi que je vais offrir en spectacle aux yeux de l'Eternel.

Louis David, *Plan de la fête du Dix Août.*

Aubouro-te, raço latino,
Souto la capo doù souleu...

Frederic Mistral.

LA VICTOIRE, EN CHANTANT...

Femmes, femmes, douleurs, debout ! Seins sombres,
Femmes, femmes, mères... Tous ces yeux qui viennent, ces pâles frères...
Tous les vainqueurs sont frères, ils rient, les beaux chasseurs, ils ont forcé les loups, ils vous appellent,
Ils rient, ils vous trouvent plus belles, ces dieux sanglants, comme ils sont doux !

1

LA SEINE	Le Louvre se couronne d'ailes Les ponts bondissent		Un dieu me boit
LES QUAIS			Mère, ô Justice
LES RUES			Les cœurs fidèles
LES FAUBOURGS	Mère des mères, Eternelle	Aux yeux qui resplendissent	

2

LES QUAIS	Lève le front
LES RUES	T'acclameront
LES FAUBOURGS	Ivres de foi

LE JOUR DE GLOIRE...

Ouvrez vos cœurs, ouvrez vos portes,
Voyez, le monde est là, venez, vivantes mortes... Venez, le jour, venez, Paris tout pavoisé
De musiques et d'oriflammes,
Ouvrent devant vos âmes, familier, votre Paradis... Les saints sont de retour.

1

LES MAISONS	Comme il est plus beau, mon maître	Comme il est grand	Est-ce l'enfant
LES FONTAINES	Qui venait, le dimanche		
LES ARBRES	Méditer sous nos branches		
L'ARC-DE-TRIOMPHE	O maisons, ouvrez vos fenêtres	La mort nous rend	Les triomphants

2

LES MAISONS	Que nous aimions
L'ARC-DE-TRIOMPHE	Les dieux que nous aimions
LA VILLE	Que nous aimions

3

LES MÈRES	Nos fils	Nos dieux, nos cœurs partis	Nos fils

Est-il là, le mien, est-il là ? Tous y sont, les meilleurs, hélas ! invisibles, tous sacrés,
Tous aimants. Embouchant son clairon c'est la Gloire, sur tout le front, qui vient de sonner à perdre haleine
Le grand rassemblement. Toute la France est pleine du frisson du retour. O femmes, votre jour

... *EST ARRIVÉ*

Une mère : Ah ! c'est lui... Ma fragile idole
Qui m'avait emporté le cœur...
Il sort de sa sanglante école,
Mon beau petit toujours vainqueur.

Ma fille, mets la blanche nappe,
Oh ! qu'il me mange avec son pain,
Que ce soit sa plus belle étape,
C'est de moi que mon fils a faim.

Une mère : Non, non, je sais... Il n'est pas là,
Mais je le sens qui boit mes larmes.
N'est-ce pas lui que revoilà
Dans ces drapeaux et dans ces armes ?

Il m'avait dit : « Je reviendrai... »
Et les héros, il faut les croire...
Ah ! quand pourrai-je, mon fils vrai,
T'embrasser dans toute ta gloire ?

La France : Ah ! qu'un même baiser confonde
Aux plis des drapeaux triomphants
Tous ces libérateurs du monde,
Morts ou vivants, tous mes enfants.

Le poète : O mon œuvre, c'est toi, ma mère et ma victoire, c'est toi, tout ce que j'aime, tout...
Depuis que je suis né, tu m'appelles !
Te voici. Dans ces hommes... Dans toute cette foi qui regarde, debout, le monde face à face
et qui va le bâtir suivant sa volonté.
Une France à construire, une Europe à semer. Rescander les lois éternelles
Au rythme de ma race. Unir l'expérience à l'instinct décisif. A la face,
O mon œuvre, de tous ces hommes, avec tant d'orgueil tant t'aimer, que tous s'y sentent vivre,
L'âme à vif,
Et qu'ils croient, avec moi, mon âme, t'avoir faite... Suis-je pas ivre, moi comme eux, après tout ?
Oui, tu vis, oui, tu m'inspires, c'est bien en toi que naïf, oui, naïf, je respire, en eux, cet air plus beau,
Cette éternelle fête, ce monde reconquis. Tellement moi que je ne suis plus moi.
Mon paradis, est-ce le monde ou toi ? Ce bleu flambeau que tu me tends, est-ce ma main
Ou la main du printemps qui le secoue en ce printemps humain ?

Méditons les leçons de la Guerre profonde...
Notre sang est peuplé de rencontres de dieux.
Nous assistons, vainqueurs, à l'aurore d'un monde
Dont les premiers rayons se lèvent dans nos yeux.

O mes frères, voici que cette aube s'allume...
Nous nous sommes battus, voici venir l'Amour.
Si le sang du vaincu sans tendresse s'embrume

Les horizons du monde : Sur la terre et la mer la Joie est de retour.

1

La Méditerranée	Les dieux de l'Homme ressuscitent		
Athènes		L'art d'être un Homme	
Rome	Le bel enfant sourit sur les genoux de Rome		
Paris	Et sous les orgues d'or où les anges palpitent		Les Muses

2

Athènes	L'art d'être un dieu	Chantent
Rome	L'enfant du Feu	
Paris		Chantent

L'Europe heureuse :
Au travail ! Vous avez pris le goût de la lutte, vaincre est votre habitude, et l'amour de l'Amour... L'amour est là.
Un vieux Pâtre, au seuil de sa hutte, sur sa flûte, au milieu de ses fils, prélude aux chants du jour,
C'est Dieu... Nouez la ronde, c'est le vieux Songe, l'Age d'or, l'âme qui dort dans le vieux monde. Eveillez-la.

1

Notre-Dame	Mon fils, sur mes genoux ton front sanglant repose		
L'Hotel-Dieu			Beau blessé, dors
Les charités		O beau torse éclatant de roses	
Les muses	Sur la couche de fièvre, autour du lit de mort		Levant la lampe d'or

2

Notre-Dame	Et c'est en Paradis que tu t'éveilleras
Les charités	Fiévreux rosier fleuri sous la neige des draps
Les muses	C'est bien nous, tes vertus, c'est nous, tes beaux combats

Le soir tombe. Au cœur de la veuve. Au cœur des orphelins. Ils rentrent. Ces drapeaux,
C'était le père encor, tout ce Paris dansant, ces armes !... il le faut,
Le fantôme a béni la salle à manger neuve. Il les attend, le mort.
Et, du fond de leur sang, du fond de la bataille, dans ce paradis d'or
Où s'enfonce l'Europe, où va dormir la ville, ils le voient qui regarde
Et qui les enveloppe. — « Enfants, ma Paix vous garde ! »

L'auto s'arrête... Les amants sont debout, pour mieux aimer ce crépuscule.
Lui, baigné par ces yeux, ces couples qui sourient, ce peuple qui circule,
Tous ces balcons en fleurs, tous ces autels fumants, il la presse, il rayonne,
Tous ses désirs la prient ; dans ses bras à quel ciel elle donc s'abandonne...
— « Vainqueur ! murmure-t-elle... Ce n'est que pour ce jour, sens bien, que je suis née... »
Et lui, tremblant : « Mon Immortelle ! ô ma conquise destinée ! »

L'épouse : Mon désespoir fut la fournaise
Et le métal ta volonté...
O ma douleur, mon mort de braise,
O notre destin resculpté !

L'amant : J'aime la forme de ma vie,
J'étreins ma palpitante loi...
Dans la gloire de ma patrie,
O douceur de ma gloire à moi...

Le soir tombe. Il lit, seul, à la fenêtre... Sa mère ne l'attendra plus.
— « O ma mère qui ne meurs pas, France de Dieu ! Mère, quelles vertus
Vas-tu me demander qu'exige le doux Maître, quels travaux, quelle paix ?
Nouvelle guerre ! Au lieu, contre l'autel brisé, sous les lauriers coupés,
De relire ma Bible et de pleurer... » Sur lui, palmes, humbles chagrins,
S'est abattu terrible un archange de Reims.

Frappé, le créateur ! O grands murs écroulés, l'aveugle est amputé.
Le flambeau mutilé roule et rêve au hasard, à travers la cité.
Qui la rebâtira, la maison de son cœur ? Qui bâtira la Ville,
L'immense et blanc regard fermant au fond de lui sa paupière tranquille !
De toutes ces rumeurs qui lui battent le front il sculpte les remous,
Avec tout ce qui meurt il recrée une ville... Ah ! la bâtirons-nous ?

1

L'Ile (La fontaine de sang inonde ma mémoire
La Seine | Sens-moi frémir
Le Louvre | Que le monde revienne boire
La tour | J'entends les trains fumer, je vois les blocs s'unir Je vois la lumière s'ouvrir

2

L'Ile (Me voici comme aux temps de ma vieille splendeur
Le Louvre { Aux sources de sa joie, aux sources de mon cœur
La tour (Je vois, ô peuple, en toi se dresser le Penseur

Paris :

Je vois ce que vous vous voyiez dans toutes vos batailles, lorsque vous vous battiez, la nature en travail, l'amour
Et ses grands gestes de semaille. Ce qui tressaille dans les hymnes que vous chantiez, sous mon portail,
Arche des siècles, passe en triomphe aujourd'hui que la Paix luit sur la terrasse de ma Tour.

1

La Seine (Venez, venez, la gloire est douce
La Concorde | Venez, voilà
Les boulevards | Venez, c'est la rumeur qui vous accompagna
Les rues (Venez, il a fleuri le beau laurier qui pousse Au cœur

2

La Concorde (Que Dieu tressaille Dans nos pavés
Les boulevards { Dans la bataille
Les rues (De nos pavés

Le peuple : Les voilà, les Sauveurs, les âmes, les lumières,
Les hommes de la Marne et les dieux de Verdun,
Les temples mutilés, les vivantes frontières...
Ils nous ont conservé l'Héritage commun.

LA VICTOIRE, EN CHANTANT... *...LE PEUPLE SOUVERAIN*

Notre langue, nos arts, notre honneur, notre terre,
La douceur des foyers, la gloire des métiers,
Les devoirs de la paix et les droits de la guerre,

Tous les morts de France : O héros, dans vos yeux, revivent tout entiers.

Le poilu :
Paris ! ma France, mon pays... Je respire l'air de mon pays, je respire ma gloire...
Je tiens ma France sur mon cœur.
Il me semble que je les vois, ma France et mon Paris, vivants de ma victoire, pour la première fois vivants...
Toutes, ces mères et ces femmes, — ma patrie !
Nous, nous sommes tous là, Villes ! On vous a dit que dans le sang, dans la douleur
Nous passions notre vie, on ne vous a pas dit avec quel sombre amour la Patrie
Prenait votre visage. La bataille, voyez, grandit ce qu'elle touche. Quel grand ouvrage, quel royaume
A notre tour
Il nous reste à construire, quelle immortelle France, et quel monde, et quel Homme !... Mon atelier
Est là qui me regarde, si bon. Voici mes vieilles hardes et mes outils. Comme ils sont beaux, plus beaux !
Ils m'appartiennent mieux. Souffrance, ah ! tu vas avec moi travailler, manger mon pain,
Voter la fruste loi, édifier demain... Nos lois, c'est le drapeau, la maison, les outils,
Toutes les robustes raisons qui t'ont proclamée, ô Raison, par nos fusils.

Le peuple : L'Esprit de Dieu pour qui travaille,
Monte et s'accroît le genre humain,
Les grandes Lois, dans la bataille,
Frères, vous montraient le chemin.

Le peuple : Les grandes Lois de la patrie,
Par dessus vos fronts haletants,
Penchaient, dans les drapeaux flottants,
Leurs visages sur la tuerie,

Et maintenant, palpables âmes,
Doux regards d'extase noyés
De vos enfants et de vos femmes,
Elles s'asseoient à vos foyers.

Le poète : Les étoiles de la patrie,
Pour mieux enivrer tes vingt ans,
Mêlent leurs visages flottants,
O jeune homme, à ta songerie.

O toi qui viens, continue-moi,
J'entonne l'hymne des vieux maîtres,
Puisque le rêve des ancêtres,
Peuple, se réalise en toi.

... EST ARRIVÉ

L'ère de gloire ! Le Penseur s'est dressé devant le Panthéon. L'Arc-de-Triomphe flambe,
Voici les maréchaux, dans le chant des clairons voici la Nation, voici la force de l'Esprit,
Voici la langue auguste et l'œil serein, voici l'amour qui toujours tremble et la puissance ensemble.

1

La Seine	Joie au vieux Rhin

2

La France	Qu'il coule en paix
L'Europe	Gloire aux vieux fleuves français
Le monde	Aux pères

3

La terre de France	Quelle extase me libère	Quel cœur divin	De moi s'enivre
Toutes les branches	Et se nourrit		
Toutes les pierres		Quel calme esprit	
Tout le ciel	Ah ! c'est ton âme, douce terre	Ton âme enfin	Que Dieu délivre

LA VICTOIRE...

Une immense paix extatique
Tombe du Panthéon, une blanche musique tombe de l'Arc, des Invalides, Notre-Dame
Entonne un grand cantique d'or.
Paris heureux s'endort, mais ses rêves avides, partout, splendides, volent épars.

1

Les navires	Au gouvernail
Les forges	Joie et Travail
Les rêves	Sont de retour

2

Les champs	Que la terre à semer est belle	Les socs élus	Tremblent d'amour	
Les bibliothèques			Grands livres lus	
Les musées				France immortelle
Les rêves	Dans votre substance éternelle	Modelez nos Poilus		

ALLONS ENFANTS...

Dormez, heureux, rêvez. Aimez... Sauvé, le monde,
Toi, tu ris dans ces chants, plus profonde vient l'aube sur les champs...
L'Esprit est sur les champs, car les hommes, nourris des espèces du Feu, fils de la Guerre,
En rêve ensemencent la terre et voient lever le blé de Dieu.

HYMNE DES MUSES ET D'APOLLON

A CHARLES MAURRAS

Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.
RACINE.

Il porte dans sa main l'univers réuni.
VICTOR HUGO.

Le jour s'endort.
Le vaste monde flotte.
Sur les mers par lambeaux d'écumeuses nuées, un Rire. Les étoiles,
Les vents, les continents, blanches d'éclairs les voiles du Navire emporté sur les nuits remuées. Un dieu
Et notre terre, [rêve à la proue.
Avec sa pâle joue, qu'argente la douleur, sous ses cheveux noyés s'enfonce dans l'horreur nocturne. Les cieux
Penchés sur elle, le mystère ouvre à demi les yeux... Qui sanglote ?
Et les montagnes
Le front des bois et des collines, dans la brume divine, les sources, les écorces,
Ce qui respire et ce qui meurt, ce qu'accompagne, avant de se taire,
Quelque chantante force, quelque espoir passager, tout s'éveille à ce noir murmure.
Dans le néant le monde est un feu de berger dans la campagne,
Le chaos sans figure.
Mais il existe.
Hommes, animaux tristes, c'est vous seuls qui mourez. La matière s'endort.
Vous, pour vaincre la mort
Il faut chanter avec les Muses.
Dans l'air léger.
Le monde est un chant de berger.
De toute haleine un hymne sort, un grand cantique monte des peuples, des forêts,
Du tourbillon des astres. Les vents de la pensée, avec les Muses, vous emportent là où vous revivrez,
Grands affamés d'espace. Ayez une âme cadencée.
Buée, haleine, jour, votre songe s'efface,
Mais pour ressusciter l'âme de l'âme morte, il faut chanter avec les Muses.

Il faut chanter. Silence. Un immense murmure, désir évanoui,
Un bonheur oppressé sort de la terre pâle.
De pâles voix enlacent la nature,
De consolantes mains cherchent ses soupirs, les Muses montent de l'abîme
Ebloui.
Les Neuf Cieux. Je les vois. Par le feu de l'esprit. Terrassé, sous leur tendre rafale, je m'abats. Un râle,

Une lueur. Je vois leurs formes saintes, je vois le cri muet de leurs désirs.
En elles, dans leur cœur, dans leur voix je m'abîme et je renais universel, je sens,
Par tous mes sens
j'assiste au prodige. Le monde est un encens.
Nous brûlons sur l'autel des neuf Piérides, vous dis-je, nous sommes le vertige
Humain qui tourbillonne, et prend un sens, au pied des sombres Lois de nos destins enceintes.
Nous sommes le poëme aux mots inachevés, dans cette vie, et moins vivants encore que rêvés
Nous sommes des nuages, les images que promènent les vents sur la terre
Et dont les dieux au ciel s'amusent, les grains ardents sur le brasier,
Puis la fumée, et rien, à moins qu'en plein mystère
Ressuscités extasiés
nous entendions chanter les Muses.

I

Un poète: Morts vivantes, je vous adore,
Mes âmes, que me voulez-vous?
Quelle est cette craintive aurore
Dont je me sens le vague époux?

Pétri d'extase et de rosée
Quel monde intime sur mon cœur
Couche sa tête reposée?
Le moment est trop beau... J'ai peur.

Dernière étreinte qu'on délie,
Bonheur qui viens dans un soupir...
Il est une mélancolie
Dont les hommes peuvent mourir.

LES MUSES Il est des dieux
LES ÉLÉMENTS Il est des Muses
L'ESPACE ET LE TEMPS L'Homme vit
APOLLON Il meurt et ressuscite avec tout ce qu'il vit

II

1

L'EAU	Semons l'univers	Que germe au chaud des mers profondes	Le pâle univers que tu rêves	
LA TERRE		Qu'il ruisselle de mes flancs verts		Buvons
L'AIR		Semons l'impalpable univers		Brûlons
LE FEU		La vie est flamme		Couronnons
TROIS MUSES			Créons l'Homme et ses yeux vivants	
TROIS MUSES		Créons	L'Homme	
TROIS MUSES		Chantons	L'Homme	
L'ESPACE		Donnons-lui notre vie en flamme	Donnons une âme	Aux vents
LE TEMPS	Semons l'univers			Semons

2

L'EAU	Le chant des sèves
LA TERRE	L'âme des sèves
L'AIR	L'encens des sèves
LE FEU	De flammes et d'encens l'autel flottant des mondes
LE TEMPS	L'univers

III

1

TROIS MUSES	En vous ouvrant, en vous fermant	Paupières	Vous unissez au firmament	Les pierres
TROIS MUSES		Paupières		Et pierres
TROIS MUSES	Vous unissez au firmament	Les pierres	On perd le monde en vous fermant	Paupières
L'ESPACE		Paupières		Paupières

2

TROIS MUSES				Quel songe
TROIS MUSES		S'anime		
TROIS MUSES				Quel gouffre
LE TEMPS	A chacun de vos mouvements	S'anime	Le voile obscur des éléments	L'abîme

3

TROIS MUSES	Jusqu'à vous en montant du chaos	Se prolonge	
TROIS MUSES	En vous le chaos	Et souffre	
TROIS MUSES	Au cœur des hommes et du chaos	Écume	
L'EAU	C'est l'Aphrodite en fleurs que roule mon écume		
LA TERRE	Cérès s'enfonce au rythme plein de mes genoux		
L'AIR	Tout ce qui me respire, ô dieux, est plein de vous		
LE FEU	Muses, sans vous		Tout souffre
L'ESPACE	Paupières, ouvrez-vous		Tout souffre
LE TEMPS	O Muses, vous bercez sur vos vastes genoux		Le gouffre

IV

1

APOLLON Sous mon front quel soleil se lève? Reposée
La mer marmoréenne abreuve mes chevaux.
Les sombres Sœurs ont laissé choir leurs écheveaux.
Vous, brillantes, tourbillonnez, dans la rosée,

Autour de lui. Sa vie à peine cadencée
Hésite à s'affirmer dans vos dansants travaux.
L'humaine lyre entend dans ses rayons nouveaux
Avec les éléments bourdonner

L'EAU Ma pensée
LA TERRE Ma pensée
L'AIR Ma pensée
LE FEU Ma pensée

2

APOLLON Mes hymnes, sculptons l'Être à notre ressemblance.
Que de terre pesant, plus fluide que l'air,
De son regard humide un ciel brûlant s'élance.

3

L'ESPACE Matière,
LE TEMPS mémoire,
APOLLON sois esprit, fais-toi chair.
Tu souffres, viens à moi, doux chaos à l'œil clair,
Apollon t'a conçu, sors du pâle silence.

V

1

L'EAU — L'errant néant s'efface — Toute la plaine exulte
LA TERRE — Nourrissons la Cité — Le cœur a ses moissons — Quel vent tourmente l'âme
L'AIR — O sons — Prisme du Drame — Prisme errant des chansons — Je sculpte
LE FEU — Qu'éclate la statue — Au plein soleil — Le culte
TROIS MUSES — Brise, la forme sue
TROIS MUSES — Extase
TROIS MUSES — Extase
L'ESPACE — L'extase tue — Mourons
LE TEMPS — Nourrissons

2

L'EAU — Sortant de son sommeil
LA TERRE — La vague humanité
L'AIR — L'homme, fils du soleil
LE FEU — Transfigure le ciel lui-même sur sa face
LE TEMPS — La Cité

VI

1

L'EAU — La vie est suspendue aux yeux errants du monde
LA TERRE — L'atome heureux cherche l'atome — Ouvrez — au fond de moi vos obscures paupières
L'AIR — Atomes, j'ai suivi votre impalpable ronde
LE FEU — O jour — De l'Homme — Œil, bleu faucheur de lumières
TROIS MUSES — La vie est endormie aux yeux fermés du monde
TROIS MUSES — L'Homme a vécu
TROIS MUSES — J'entends pleurer l'Amour — Dans les sillons perdu
L'ESPACE — Néants, recontemplez l'éternité du monde — Toute joie en moi surabonde
LE TEMPS — Tout aime l'Homme

2

APOLLON

La souffrance de l'homme est dans sa volonté,
Dans sa joie est toute noblesse.
Je tends l'arc enflammé, je moissonne, mais laisse
Se corrompre sans moi tout corps sans volupté.
Qu'il est beau, cet humain, ce soleil sans faiblesse,
Qu'au front des choses j'ai sculpté.

3

L'EAU	La mer		
LA TERRE	Ces tendres soirs où tout nous dit adieu		
L'AIR	Les doux oiseaux		
LE FEU		Les flambeaux de l'éther	
TROIS MUSES	Les eaux L'air, les roseaux		
TROIS MUSES			L'arbre, les animaux L'étoile
APOLLON			Tout est fumée, et rien n'existe que le feu

4

APOLLON Tissez l'homme en chantant, l'univers n'est qu'un feu qui brûle sous un voile

VII

1

TROIS MUSES	Ah ! que tout meure pour revivre	Nous sommes	Cette douleur qui, seule, enivre	Les hommes
TROIS MUSES		Nous sommes		Les hommes
TROIS MUSES	Cette douleur qui, seule, enivre	Les hommes	Ah ! qu'en nous ils la sentent vivre	Nous sommes
L'ESPACE		Doux hommes		Nous sommes

2

TROIS MUSES				O monde,
TROIS MUSES		L'abîme		
TROIS MUSES				O mort,
LE TEMPS	Dans l'intarissable océan	L'abîme	Par nous la face du néant	S'anime

3

TROIS MUSES	Dors sur mon cœur où l'éternité	Gronde
TROIS MUSES	Où l'éternité	S'endort
TROIS MUSES	Viens dans mon cœur où l'éternité	S'éveille
L'EAU	Dormez. La mer n'est plus qu'une blanche merveille	
LA TERRE	O blés, quel pâle été se couche au fond de vous	
L'AIR	Étoiles, devant qui tombez-vous à genoux	
LE FEU	Muses, en nous	Tout dort
L'ESPACE	Paupières, fermez-vous	Tout dort
LE TEMPS	O Muses, vous bercez sur vos calmes genoux	Le monde

Et sur les vastes mers où s'endorment partout les nuages mouillés

La lune pâle monte. On voit sur les sommets des dieux agenouillés.
Dans ce splendide éther ce qu'on entend mourir, est-ce le chant des Muses?
Mon âme, à l'amour prompte, à toutes ces lueurs, à ces rumeurs confuses
Ajoute un vaste sens. Elle flotte, elle aussi, sur le monde endormi.
La pâle lune monte au bord de l'infini.

J'ai sculpté sous les mots, comme Rodin, naguère, a figé dans le marbre
Ces blanches assomptions, le sang, est-ce le mien? qui bat au cœur de l'Arbre
Dont les brûlants rameaux secouent au vent du ciel les fruits gonflés d'étoiles.
Un même vent, millions d'atomes et d'amours, gonfle toutes vos voiles,
Une Idée, ô frissons. Sur cette inquiète flotte un Dieu perdu sanglote.
Terribles assomptions, cherchez-vous un pilote?

Ah! j'ai beau me pencher sur les sombres remous de ces poupes funèbres,
Je suis seul. C'est ma mort qui viendra respirer ce printemps des ténèbres.
Il est doux de marcher sous la lune, d'aller vers Dieu, le cœur rompu,
Et, quand l'amour s'endort, de pouvoir murmurer: « J'ai fait ce que j'ai pu. »
Seigneur, pour me guérir, tout me parle en silence. Est-ce une autre existence?
Seigneur, tendre Seigneur!... Est-ce vrai que la mort est une vie immense?
O printemps du silence! est-ce vrai que la vie est l'amour de mourir?

Muses, sur votre cœur le monde s'est couché, le monde veut guérir.

Muses, sur votre cœur ma vie est un soupir.

LES HYMNES

Ces *Hymnes* ont été conçus et composés, durant la Grande Guerre, par l'auteur des *Chants séculaires* et des *Printemps,* le poète Joachim Gasquet, et leurs premiers vers furent crayonnés sur sa cartouchière de fantassin dès le printemps de 1915.

Parti volontairement au front, le 9 septembre 1914, Joachim Gasquet y a gagné tous ses grades, mérité la croix de la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec quatre citations. Caporal, sergent, sous-lieutenant, lieutenant, commandant un groupe de patrouilleurs volontaires, Joachim Gasquet a été porte-drapeau du 341e régiment d'infanterie, et a combattu, sous les ordres du colonel MOULINIER, devant les Paroches, à Chauvoncourt, au bois de Mort-Mare, puis, sous le lieutenant-colonel GIGNOUX, devant Limey, devant Verdun, au Mort-Homme et en Argonne.

Le
présent ouvrage
composé en caractères Nicolas Cochin
création des frères Peignot
morts pour la France
a été tiré
sur papier vergé
de
l'Union française de papeteries
et
achevé d'imprimer
le quatre décembre mil neuf cent dix huit
par
l'imprimerie artistique Lux à Paris
Monsieur Dereins étant directeur
Mademoiselle Poret prote de la composition
Mesdames Foulquier Mazeline Pointurier
compositrices
Monsieur Corpita prote des machines
et
Monsieur Roy conducteur
pour
la Nouvelle Librairie Nationale
3 place du Panthéon 3
Paris

L'Office National du Papier
a autorisé l'emploi du vergé de la présente édition
le cinq octobre mil neuf cent dix huit
sous le numéro cinq cent dix.

La justification du tirage

N° 253

LA NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

A PUBLIÉ DES OUVRAGES DE

Marius ANDRÉ — Jacques BAINVILLE — André BEAUNIER — Camille BELLAIGUE — R. P. DOM BESSE
Général BONNAL — Eugène CAVAIGNAC
Léon DAUDET — Louis DIMIER — H. DUTRAIT-CROZON
Pierre LASSERRE — Cte de La TOUR du PIN — Jules LEMAITRE — Auguste LONGNON
Charles MAURRAS — Léon de MONTESQUIOU
Maurice PUJO — Marquis de ROUX — Georges VALOIS — Henri VAUGEOIS

Elle a publié quelques-uns des ouvrages qui ont le plus contribué à l'intelligence des conditions de la victoire et qui ont le plus servi à fortifier la volonté de vaincre des Français :

LES BIENFAITS DE LA GUERRE
DE
JOACHIM GASQUET

L'HISTOIRE DE DEUX PEUPLES
ET
L'HISTOIRE DE TROIS GÉNÉRATIONS
DE
JACQUES BAINVILLE

L'AVANT-GUERRE — HORS DU JOUG ALLEMAND
ET
LA GUERRE TOTALE
DE
LÉON DAUDET

L'AVENIR DE L'INTELLIGENCE — KIEL ET TANGER
QUAND LES FRANÇAIS NE S'AIMAIENT PAS
ET LA SÉRIE DES
CONDITIONS DE LA VICTOIRE
DE
CHARLES MAURRAS

---

964 — Imprimerie Artistique "Lux", 131, boulevard Saint-Michel — Paris